

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

NOS PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que nous venons de nous assurer la collaboration de Mme Fraya, pour des portraits graphologiques qu'elle consent à donner — spécialement pour nos lecteurs et abonnés — à un prix très minime.

Nous n'avons pas à insister sur l'importance de la graphologie : on sait à quel point l'écriture traduit tous les mouvements de l'âme avec ses alternatives de joie et de douleur, d'enthousiasme et de désespérance.

De plus, elle nous apprend à jeter un regard sur nos défauts pour nous en corriger ; les parents peuvent y trouver de précieuses indications sur les goûts, les aptitudes de leurs enfants ; enfin, chacun peut, par elle, être renseigné sur le degré de confiance à accorder à ses amis, à ses employés, à ses domestiques, etc.

Or, pour la somme modique de 1 fr. 50 (l'affranchissement en sus), il sera fait une étude morale et intellectuelle de l'écriture qui nous sera adressée.

Les portraits graphologiques seront envoyés à chaque correspondant dans le délai de huit jours.

Prière d'adresser tous les envois à l'Administration de l'Echo du Merveilleux, 44, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX^e).

LOUISE POLINIÈRE

J'aurai certainement plusieurs occasions de revenir sur l'*Historique des apparitions de Tilly*. Je saisis la première qui s'offre.

Il s'agit — vous vous en doutez — des protestations que j'ai reçues au sujet du portrait de Louise Polinière, dont l'*Echo du Merveilleux* a publié naguère quelques extraits.

Je voudrais, me faisant en quelque sorte l'interprète des mécontents, discuter quelques-unes des allégations de M. de Lespinasse-Langeac, concernant la petite vachère, qui fut la première voyante du Champ Lepetit.

Mais je préviens, tout d'abord, le lecteur. Ce n'est pas une controverse théologique que j'engage avec notre ami. Il me terrasserait sur ce terrain là. Il a eu le soin, en effet, de nous prévenir qu'il avait compulsé les meilleurs auteurs, qu'il s'était entouré des conseils des docteurs les plus réputés, et qu'au point de vue de la doctrine il ne craignait personne.

J'aurais mauvaise grâce dans ces conditions, moi qui suis si petit clerc — et qui, d'ailleurs, n'en fais aucun mystère — d'aborder, même incidemment, la question des principes. Je laisserai à d'autres le soin d'affronter, sur ce point, la science de l'auteur de l'*Historique*. Je m'en tiendrai, selon mon habitude, à la simple critique des faits.

Eh ! bien, je le dis sans façon à mon ami M. de Lespinasse : son œuvre n'est pas du tout ce qu'il a voulu qu'elle fût. Il croit qu'elle est intéressante par le souci d'impartialité qu'il y a apporté. Elle est remarquable au contraire — et fort captivante à

cause de cela même — par la passion qu'il y a mise. Et cette passion éclate surtout dans le chapitre consacré à Louise Polinière.

M. de Lespinasse n'aime pas Louise Polinière. Il a pour sa personne le même genre de sentiment qu'il a pour ses visions. Or, ce genre de sentiment, s'il n'est pas de la haine toute pure, est tout au moins une franche répulsion.

Je sais bien que, lorsqu'on fait cette remarque devant M. de Lespinasse, il se récrie, de très bonne foi. Il n'a pas la moindre hostilité contre Louise ! Il n'a fait que raconter, à son sujet, des faits contrôlés ! Il n'a dit que la vérité, rien que la vérité !

Seulement, M. de Lespinasse s'aveugle sur lui-même. Et je vais lui en donner quelques preuves.

Convaincu *à priori* que les visions de Louise Polinière sont diaboliques — il les place toutes sans distinction, et délibérément, dans la catégorie des visions d'ordre inférieur — il ne retient dans les incidents de la vie de la voyante que ceux qui sont de nature à fortifier son idée préconçue.

Remarquez que je ne dis pas que M. de Lespinasse a tort de croire démoniaques toutes les visions de Louise ; elles le sont peut-être, je n'en sais rien. Je dis qu'il n'a vu ou n'a entendu, au cours de son enquête, que ce qui semble confirmer cette hypothèse.

C'est ainsi qu'il dépeint Louise coquette, orgueilleuse, désagréable et laide. Il concède qu'elle est intelligente et fine ; mais il ajoute que cette intelligence ne servit à la fillette qu'à *rouler* — le mot y est — le cercle d'adorateurs qu'elle avait su grouper autour d'elle.

Un peu plus loin il écrit :

« Se donner en spectacle, offrir un aliment perpétuel à sa vanité, tel paraît être le sentiment qui l'anime. »

J'en appelle à tous ceux qui ont connu Louise Polinière : ces divers traits sont-ils exacts ? Non, non, cent fois non.

L'accusation de coquetterie, notamment, fait sourire. Louise coquette ! Si elle avait un défaut, la pauvre, c'était plutôt le défaut contraire.

Quant à l'accusation d'orgueil, elle ne me paraît pas davantage fondée. Louise avait une certaine fierté, c'est vrai. Elle répondait parfois aux questions insidieuses ou indiscretes qu'on lui posait par des mots prompts, déconcertants, qui faisaient

songer — on l'a remarqué maintes fois — aux réparties de Jeanne d'Arc. Mais cette fierté n'avait rien de déplacé ni de hautain ; elle était la révolte très légitime du bon sens contre la niaiserie, ou de la franchise contre la ruse.

Prétendre, enfin, que Louise ne se servait de son intelligence et de sa finesse naturelles que pour « rouler » les gens, c'est formuler une imputation que rien ne justifie. Qu'on me montre la personne qui puisse se plaindre d'avoir été « roulée » par Louise !

M. de Lespinasse, s'il réfléchit, comprendra que sur ces différents points il n'a pas vu les choses telles qu'elles étaient. Il a dit la vérité — je ne me permettrais pas d'en douter — mais une vérité toute subjective, et qui ne correspond en rien à la réalité. La sincérité ne marche pas forcément de pair avec l'exactitude.

Pour justifier ses appréciations sévères sur le caractère et sur les visions de Louise, M. de Lespinasse a cherché dans ce qu'il appelle les « antécédents » de la voyante le germe des sentiments et des instincts mauvais qu'il a cru découvrir en elle. *L'Echo du Merveilleux* a reproduit le passage où sont consignés les résultats de ces investigations. C'est assurément une page curieuse, impressionnante même, et que, pour ma part, j'ai lue avec infiniment d'intérêt.

On y trouve sur le père et sur la mère de la voyante des renseignements peu obligeants. La mère, dit M. de Lespinasse, est une femme *étrange déséquilibrée* ; le père, un homme *peu recommandable*, passant pour *sorcier*.

Soit ! mais pourquoi M. de Lespinasse, qui a recueilli, avec tant d'empressement, ces indications, qu'il croit favorables à sa démonstration a-t-il négligé de mentionner d'autres renseignements, qu'il aurait pu réunir, ceux-là, sans les chercher bien loin ?

Pourquoi, par exemple, n'a-t-il pas noté la phrase que le bon Doyen lui a dite à lui, comme nombre d'habitues du Champ, au début des visions de Louise ?

Vous la connaissez, cette phrase :

« Si la Sainte Vierge, avant d'apparaître, disait le bon doyen, m'avait demandé laquelle des enfants de ma paroisse était, selon moi, la plus digne de l'être ! »

contempler, je lui aurais répondu : Louise Polinière. »

Il y a là, de la part de M. de Lespinasse, un oubli presque inconcevable.

Il est vrai que, s'il avait reproduit cette phrase du Doyen, toute l'argumentation qu'il tirait des « antécédents » de la voyante tombait du coup, car ces « antécédents », le Doyen les connaissait parfaitement, au moment où il portait sur sa jeune paroissienne le jugement si flatteur qu'on vient de lire.

Je trouve, au reste, que M. de Lespinasse use, par ailleurs, avec quelque légèreté du témoignage de M. l'abbé Guérault.

C'est ainsi — pour ne citer qu'un exemple — qu'il montre le Doyen, à la date du 28 janvier 1898, c'est-à-dire à l'époque même où Louise Polinière quitta Tilly, tout à fait monté contre elle.

Or, à cette date, voici la lettre que M. l'abbé Guérault adressait à M. le comte Bresson :

Tilly-sur-Seulles, 21 janvier 1898.

MONSIEUR LE COMTE,

Désirant procurer à Louise Polinière l'instruction qui peut lui manquer avant d'entrer en religion, vous me demandez les renseignements que je peux vous donner sur cette enfant. Les voici : Pendant ses années de catéchisme, je l'ai toujours mise au nombre des plus sages et des meilleures petites filles élevées à l'école libre ; sa reconnaissance pour les bonnes religieuses qui l'ont élevée est restée très profonde. Placée chez Mme Travers, elle est restée la meilleure, la plus active et la plus obéissante des enfants, car Mme Travers la regarde vraiment comme une enfant.

Quand on me dit, au commencement des apparitions de Tilly, que Louise en avait été témoin la première au Champ, mon premier mot fut alors celui-ci : « Si la Sainte Vierge m'eût consulté, en effet j'aurais choisi Louise. » C'est vous dire, Monsieur le Comte, mon estime et mon affection pour elle.

Ce qu'elle était, elle l'est toujours, je le répète, et je comprends très bien Mme Travers quand, au milieu de ses larmes, elle dit : Je ne retrouverai jamais une autre Louise.

Dieu certainement et sa Très Sainte Mère vous béniront pour le bien que vous voulez faire. Ils béniront pareillement tous ceux qui voudront s'occuper de cette chère enfant. Son départ est une tristesse pour moi, mais Dieu le demande, elle est à Lui.

Qu'il répande sur elle et sur ses bienfaiteurs ses plus abondantes bénédictions ; encore une fois, à cause

des apparitions, hélas ! la pauvre enfant, si elle a reçu des éloges, a reçu aussi bien des injures vraiment imméritées.

Elle y répondait par la prière pour ses ennemis, et ses sentiments sont de ceux qui honorent, et que le Ciel seul peut inspirer.

Voici, Monsieur le comte, les détails que je peux et que je suis heureux de vous transmettre.

Veuillez agréer, etc...

Signé : A. GUÉROULT.

Curé-doyen de Tilly.

Cette lettre n'est assurément pas d'un curé qui nourrit une haine vivace contre l'une de ses ouailles !

Elle ne préjuge rien sur la nature des visions ; mais elle est toute à l'honneur de Louise. Et mon ami, M. de Lespinasse, voudra bien me permettre de lui dire que, quelque minutieuse qu'ait été son enquête, il ne peut avec vraisemblance se dire mieux renseigné sur la vie, sur les habitudes, sur les caractères, sur l'âme même de Louise Polinière, que le prêtre qui l'a baptisée, suivie dans la vie, confessée, communie, et, pour ainsi dire, jamais perdue de vue !

Je crois qu'il était bon, sans vouloir diminuer le mérite de l'œuvre, que ces choses-là fussent dites sur le chapitre consacré à Louise Polinière. On remarquera, au surplus, que mes réserves n'ont porté que sur les appréciations qui concernent la personne même de la voyante. Sur ce qui regarde ses visions, je m'abstiens.

M. de Lespinasse les condamne en masse. D'autres, avec aussi peu de mesure, les acceptent en bloc. Certains, plus prudents, se souviennent du proverbe latin « *In medio stat virtus* » et feraient volontiers une moyenne entre ces deux opinions intransigeantes.

Je répète que, pour ma part, je ne me prononce pas. J'ai, dans une brochure, classé les apparitions d'après leurs signes extérieurs et, en quelque sorte, extra-théologiques. J'estime que les classifications de cet ordre sont les seules qu'il nous soit permis de proposer.

M. de Lespinasse, avec la belle audace que lui donnent ses lectures, a pensé qu'il pouvait aller plus loin. Je souhaite que le jugement de l'Ordinaire, auquel d'ailleurs il s'est soumis par avance, ratifie celui qu'il n'a pas craint de formuler.

Quoi qu'il en soit, M. de Lespinasse aura déblayé

le terrain; et, s'il y a des lacunes ou des erreurs dans les faits qu'il a rapportés, du moins aura-t-il jalonné la route que devront suivre les enquêteurs que Mgr de Bayeux finira bien, un jour ou l'autre, par charger d'étudier les événements de Tilly.

Je consacrerai un prochain article aux chapitres qui, dans l'*Historique*, concernent Marie Martel.

GASTON MERY.

L'Historique des apparitions de Tilly, édité par la maison Dentu, 78, boulevard Saint-Michel, se trouve dans toutes les librairies, au prix de 3 fr. 50. L'administration de l'Echo du Merveilleux se charge de l'expédier franco, contre mandat-poste de cette somme, à ceux de nos lecteurs qui lui en feront la demande.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

* * Les démons de la nuit. II.

L'histoire des Incubes est bien plus riche en anecdotes que celle des Succubes. On ferait un gros volume, et, au fait, il y en a déjà plusieurs, de leurs honteuses conquêtes d'après les légendes, et même l'histoire, et surtout d'après les procès de sorcellerie. Ils n'étaient pas inconnus des Gaulois, qui les nommaient « druses » — *drusii*. Saint Augustin, parlant de leurs violences et de leurs séductions nocturnes, disait qu'il y aurait imprudence à nier un fait si bien établi : *Ut hoc negare imprudentiæ videtur*.

On appelle incubes, on le sait, le démon qui prend la forme d'un homme dans un but de séduction, ou plus exactement d'attentat contre la vertu d'une femme. Les Grecs nommaient ces démons éphialtes. Dans un vieux glossaire cité par Ducouge, le mot « incubes » est accompagné de cette définition : *Incubi vel incubones*, « une manière de diables qui solent gésir aux femmes ». Satan lui-même, d'après Grégoire de Tours, ne dédaignait pas ce passe-temps.

Un saint évêque d'Auvergne, nommé Eparchius, s'éveille une nuit avec la pensée d'aller prier dans son église. Il la trouve éclairée par une lumière infernale. Toute une bande de démons commettent des abominations en face de l'autel. Dans la chaire épiscopale, Satan est assis, en habits de femme, présidant à ces iniquités.

— Infâme libertin ! s'écria l'évêque. Tu ne te contentes pas de tout souiller par tes profanations, tu

viens infecter le siège consacré à Dieu en y posant ton corps obscène. Retire-toi.

Ce que l'Autre fit, s'évanouissant en fumée, mais non sans avoir menacé Eparchius de lui envoyer de grandes tentations dans sa chaire. Et il tint parole, sans ébranler, d'ailleurs, la vertu de l'évêque. (Livre II, chap. 21.)

Le même historien rapporte la mort tragique du préfet Mummolus, qui envoyait des démons obscènes aux dames gauloises.

Une femme de Nantes avait des relations avec un incubes, qui la visitait chaque nuit. Le mari ne se réveillait pas. Après six ans de ce commerce, la pécheresse avoua tout à son confesseur puis à son mari, qui la prit en horreur et l'abandonna. Le démon incubes restait donc seul maître de sa victime.

Elle apprit, de la bouche même de son galant abominable, que saint Bernard devait venir à Nantes, et y courut pour se jeter aux pieds du saint. Saint Bernard lui ordonna de faire le signe de la croix en se couchant et de placer près d'elle un bâton qu'il lui donna. En effet, quand l'incubes se présenta comme à l'ordinaire, le bâton du saint lui fut un insurmontable obstacle, et il ne put que se démenier autour de cette femme, en la menaçant.

Le dimanche suivant, saint Bernard se rendit à la cathédrale avec les évêques de Nantes et de Chartres. Une foule immense était accourue pour recevoir sa bénédiction. Il fit distribuer des cierges à tous les assistants et leur raconta la déplorable histoire de la femme livrée aux amours diaboliques; ensuite il exorcisa le mauvais esprit et lui défendit de torturer ni cette malheureuse ni aucune autre. Après l'exorcisme, il ordonna que tous les cierges fussent éteints à la fois, et la puissance de l'incubes s'éteignit avec eux.

Une nommée Armelle Nicolas, de la communauté de Vannes, pauvre fille, paysanne de naissance et servante de condition, se désolait d'être toujours dans la compagnie des démons qui la provoquaient. « Pendant cinq ou six mois que dura le fort du combat, il lui était impossible de dormir la nuit, à cause des spectres épouvantables dont les diables la travaillaient, prenant diverses figures horribles de monstres. » Sainte Angèle de Foligno avait également affaire à des démons grossiers qui la battaient sans pitié, après lui avoir inspiré de mauvais desirs. Il n'y avait dans tout son corps aucune partie qui ne fût lésée par le fait des incubes, en sorte qu'elle ne pouvait ni bouger ni se lever de son lit. (Martin del Rio. *Disquisitiones magicæ*). Elle matait son corps en y appliquant un fer rouge.

La possédée que guérit saint Bernard semble avoir aimé son noir persécuteur, puisqu'elle le subit pendant six ans sans rien dire. Elle n'était pas la seule, tant s'en faut. Jean Wier raconte qu'une fille nommée Gertrude aimait Satan au point de lui écrire dans les termes les plus tendres et les plus passionnés. Dans une descente de justice qui fut faite à l'abbaye de Nazareth, près de Cologne, où cette fille avait introduit son infernal ami (mars 1565), on découvrit dans sa cellule une lettre d'amour adressée à Satan et remplie des affreux détails de leurs entrevues.

Suivant les démonologues l'incube prenait la forme d'un petit homme noir et velu, en conservant toutefois quelques traits caractéristiques de la race des géants dont les rabbins les faisaient descendre. La matière est délicate. Et c'est pourquoi, suivant quelques théologiens, les incubes respectaient les jeunes filles. On voit pourtant dans le procès de Jeanne Vertiré, de Compiègne, condamnée comme sa mère, par arrêt du Parlement de Paris, à être brûlée vive, qu'elle fut présentée au diable dès l'âge de douze ans.

— « C'était, raconta-t-elle, la forme d'un grand homme noir et vestu de noir, botté, esperonné, avec une espée au costé et un cheval noir à la porte. »

En 1545, l'abbesse d'un monastère d'Espagne, Madeleine de la Croix, alla se jeter aux pieds du pape Paul III, et lui confessa que, dès l'âge de douze ans, elle avait connu le diable, « en forme d'un More noir ». Une autre demoiselle espagnole, coupable du même commerce, ne voulut pas s'en repentir, et fut brûlée en autodafé.

Bodin a recueilli dix faits de ce genre, et le bibliophile Jacob, à sa suite, dans une curieuse compilation à laquelle nous avons beaucoup emprunté.

En outre des autres inconvénients qu'avait cette présence du diable, la puanteur qui lui est naturelle (d'où l'expression : puer comme le diable) se communiquait immédiatement aux hommes et femmes qu'il visitait. On reconnaissait surtout les sorciers à l'infection de leur haleine, d'où vient, pense Cardan, que les anciens appelaient les sorcières *fœtentes*, et les Gascons *fetilleres*, pour leur puanteur. Tous les démonographes sont d'accord sur ce point.

De ces œuvres obscures seraient issus toutes sortes de monstres, et aussi certains êtres humains, les « enfants changés » *Wechsel Kerid* des Allemands (Martin Luther en était un, disait-on), les *champs*, ou enfants trouvés dans les champs, de l'Île-de-France.

Au XIII^e siècle, un évêque de Troyes, nommé Guichard, fut accusé d'être le fils d'un incube nommé Petien, qui, disait-on, mettait toute sa puissance diabolique au service de son fils.

L'incubisme est une chose très distincte de la sorcellerie. Les incubes s'attaquaient généralement aux plus jeunes et aux plus belles femmes; les sorciers des deux sexes étaient au contraire vieux et laids. Souvent, mais non toujours, l'incubisme et le succubisme était un acheminement au sabbat.

Comme tout cela semble extravagant et puéril à un lecteur du siècle! Et cependant quelle page curieuse ce siècle pourrait ajouter à l'histoire de l'alcôve du diable!

GEORGE MALET.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Richard Wagnér

Les Arabes — au moment de la civilisation brillante et ensoleillée des Khalifats — disaient, en admirant la sublime évocation de pensées, d'images et de couleurs de leurs plus grands poètes : « La poésie, c'est de la *magie* permise. » Qu'auraient-ils dit de la musique, avec ces sublimes évocateurs — non de pensées et d'images, mais de sentiments et de sensations — qui s'appellent Sébastien Bach, Palestrina, Beethoven, Mozart, Berlioz, Wagner? Car c'est ici, surtout, que la magie apparaît, quand un compositeur génial, dès la première mesure de son œuvre, ouvre à tous, en un crescendo harmonique, le monde de l'indéfini et le paradis des rêves...

Vacquerie a eu beau dire, avec éloquence, d'ailleurs : « La musique, c'est la voix sans verbe, c'est le chuchotement de la feuille, le dialogue de la brise avec le brin d'herbe, le mugissement du pré, le hurlement de la jungle, c'est le langage du caillou dans le sol et de l'étoile dans la nuit, de ce qui ne peut pas s'exprimer et de ce que nous ne pouvons pas comprendre, de la pierre et de l'ange, de tout ce qui, d'en bas ou d'en haut, parle à l'homme de trop loin pour être entendu distinctement... »

C'est moins et plus que tout cela : la musique n'a pas à rendre ni à évoquer les bruits de la Nature et les chants, si vagues qu'ils soient, de l'espace, mais à agir fortement sur l'âme en ce qu'il y a précisément en elle d'insaisissable et d'éthéré...

Schopenhauer en a peut-être trouvé la définition la plus exacte, ou, du moins, la plus suggestive, quand il a dit : « La musique, c'est, proprement, *l'essence métaphysique du monde* ! »

Dans ces conditions, il n'y a pas à chercher si un musicien est habile ou ingénieux, s'il a du talent ou s'il a du savoir-faire ; il faut, plus que dans un autre art peut-être, qu'il soit profond, que son âme vibre

devant l'harmonie des choses et qu'il évoque, enfin, l'indéfinissable dans le rayonnement de la pensée pure et dans la vibration profonde de la sensibilité.

Richard Wagner — un des derniers venus dans toute une lignée de génies qui sont, du reste, hors de pair — est certainement celui qui a le mieux synthétisé l'art musical et qui, par une vision sublime constante, l'a porté, de plus en plus, sur les hauteurs, jusqu'à la finale suprême de *Parsifal*.

Mais que de luttas, que de déboires, que de souffrances pour en arriver jusque-là ! Wagner — comme presque tous les grands visionnaires, d'ailleurs — dut souffrir pour sa pensée non comprise, et ce n'est qu'à la fin de sa vie, par l'heureuse rencontre d'une âme le comprenant au delà de toute espérance — Louis II, de Bavière — qu'il put voir se réaliser son rêve puissant, et évoluer son œuvre magnifique à travers les plus grandes capitales du monde.

Il ne s'agit pas de raconter sa vie par le menu ; un tel homme n'a pas besoin de biographie rigoureuse : ses grandes œuvres sont les principales pulsations de son existence.

Il est né en 1813, à Leipzig, et en 1822, c'est-à-dire à l'âge de neuf ans, il assistait à la première du *Freischütz*, à Dresde, et la musique de Weber l'enthousiasmait au delà de toute expression.

Plus tard, il entend une symphonie de Beethoven, et sa destinée, subitement, se dessine. Il en a noté les impressions, plus tard, dans un écrit célèbre : *Une Visite à Beethoven*, que Berlioz lui-même louangeait très fort.

« Je ne sais quelles étaient les idées de mes parents sur ma condition à venir ; mais ce que je me rappelle, c'est qu'un soir, ayant entendu une symphonie de Beethoven, j'eus dans la nuit un accès de fièvre, je tombai malade, et qu'après mon rétablissement, je devins musicien. »

Mais il fallait, tout au moins, apprendre la musique ; et c'est à l'âge de dix sept ans, après s'être jeté, avec passion, dans les échauffourées politiques, qu'il se voua définitivement à cet art qui devait le rendre immortel.

D'intuition, avec Beethoven et Weber comme premiers modèles, et qu'il ne devait jamais oublier, il s'élevait déjà au dessus du niveau des compositeurs, même célèbres, de son époque. Il ne lui fallait plus que la souffrance ; il ne lui fallait plus que la lutte, pour trouver définitivement sa voie. Il vint à Paris, le « centre de la vie moderne », et c'est là, malgré l'appui et la recommandation des grands compositeurs d'alors, que commença son calvaire.

Il avait avec lui sa femme, Wilhelmine Planer,

qu'il adorait, et à qui, malgré tout son génie naissant, il ne pouvait donner même le confortable. Il en fut réduit à vendre le *Vaisseau fantôme* pour 500 francs, et à faire des adaptations de grands opéras, de la *Favorite* entre autres, pour piano, flûte et piston. Et il le dit avec navrance dans son esquisse autobiographique : « Des soucis de diverses sortes et une misère noire tourmentèrent ma vie à cette époque. »

Mais une telle adversité ne l'abattit pas. Il composa le *Hollandais volant*, son opéra de *Rienzi* ; et son génie entrouvrit tout à coup un monde inoui de splendeurs musicales pour son œuvre future de musicien, de poète et de penseur.

Il fit alors l'esquisse de la *Mort de Siegfried*, composa l'*Anneau du Niebelung*, et écrivit le poème de la *Valkyrie*. C'était sa deuxième manière, étrange parfois, sublime toujours. Pourtant, pour ses œuvres précédentes, *Lohengrin*, entr'autres, il avait certaine prédilection, car, un jour, à Zurich, quand il en entendit l'introduction, « son émotion fut si vive, qu'il dut se raidir pour rester debout ».

Il avait été le voyant de la musique ; il en devenait le visionnaire, à tel point qu'une nuit, il entendit, en lui-même, tout le début du *Rheingold* : il n'eut plus qu'à l'écrire, après l'avoir pour ainsi dire écouté comme une harmonie descendue de l'au-delà, et qui devait faire frémir et palpiter à leur tour d'autres âmes privilégiées ici-bas.

Et depuis longtemps déjà son génie chantait en lui un tel poème dramatique et musical, qu'il se demandait parfois s'il ne valait pas mieux en jouir seul, en égoïste, que de le livrer aux appréciations du public.

Il dit, en effet, dans ses *Caprices esthétiques d'un musicien* : « Souvent, quand je suis seul, et que les fibres musicales se mettent à vibrer dans ma poitrine ; que les sons divers et confus se groupent en accords, et que j'en sens jaillir enfin l'idée qui révèle tout mon être, que l'enthousiasme m'enflamme, fait battre mes artères sous des pulsations violentes, et s'épanche de mes yeux mortels en larmes divines, souvent, alors, je me dis à part moi : « Ne suis-je pas vraiment fou de ne pas vivre toujours ainsi avec moi-même. de laisser là toutes mes félicités intimes, de me pousser à toute force au grand jour, et de me produire vaniteusement devant le public, dont les suffrages, si complets, si éclatants qu'ils puissent être, ne me donneront pas la centième partie des jouissances qui m'attendent dans la solitude ?... Pourquoi tous ces mortels privilégiés dont le cœur brûle du feu de l'inspiration divine, quittent-ils leur sanctuaire ?... »

Cependant, Wagner avait atteint au summum de l'art, en créant le drame musical et en transformant,

de façon absolue, l'orchestration des anciens opéras. Et il ne se contenta pas d'affirmer sa théorie, il la démontra par une série de chefs-d'œuvre. Poète et musicien, il allia, véritablement, d'après un de ses sincères enthousiastes, le drame d'Eschyle à la symphonie de Beethoven.

Dans son œuvre puissante, en effet, quel monde de visions supérieures, depuis les jardins enchanteurs du Venusberg jusqu'aux sublimes altitudes de Monsalvat! Toute la poésie, et toute la musique de Wagner, s'y déroulent à travers les splendeurs d'une nature immortelle ou les passions idéales d'un monde mystique et divin : c'est la claire ascension vers l'Idéal.

Sa dernière vision — la plus haute et la plus complète — fut *Parsifal*. Le jour du vendredi saint « il entendit ce soupir de la plus profonde pitié qui, jadis, retentit de la croix sur le Golgotha, et qui, aujourd'hui s'échappe de notre poitrine ; il concevait *Parsifal*, ce complet épanouissement du premier acte de *Tristan*. »

Il mourut l'année suivante : son cycle était accompli et comme consécration de son génie, rien n'est plus suggestif que cette évocation même de la fin de *Parsifal* qu'un jour, en revenant de Beyreuth, Alfred Ernst, avec tant de délicatesse, a notée :

« La symphonie s'est faite plus céleste encore, mais toutes les voix humaines se sont tues dans l'ineffable extase. Une dernière fois, le thème eucharistique retentit, immense, doux, triomphal et les plis du rideau retombent, la vision disparaît, le son s'éteint, l'œuvre suprême est finie. »

Quant à celle de Wagner, elle est immortelle.

Tout le monde a parlé de son génie, les uns pour le porter aux nues, les autres pour le discuter étroitement. Mais il ressort de son œuvre une vision si puissante, qu'on ne peut qu'en être ébloui, car la fulguration de son art si grandiosement idéaliste est vraiment extraordinaire.

C'est le visionnaire de la Beauté.

EMILE MARIOTTE.

NOS PRÉDICTIONS RÉALISÉES

Nos lecteurs se souviennent peut-être que, dans son numéro du 15 janvier dernier, *L'Echo du Merveilleux*, qui n'avait fait jusqu'alors que reproduire les prédictions des devins célèbres ou des autres revues, s'est risqué à publier ses pronostics personnels pour l'année courante. Les curieux que la chose intéresserait peuvent, en se reportant à ces pronostics, constater que ce premier essai de vaticination n'a pas donné que des résultats indifférents. Quelques exemples relatifs aux derniers mois pour le démontrer :

SEPTEMBRE. Nous avions écrit : « On ne parle que de guerre prochaine. Des conflits diplomatiques éclatent. Mais si quelques gouvernements, dont le nôtre, semblent désirer effectivement une guerre où ils joueraient leur va-tout, aucun d'eux ne semble vouloir prendre la responsabilité de la susciter. La lâcheté des gouvernants sert les peuples. Le nuage passe. »

Ces lignes ne semblent-elles pas s'appliquer exactement au conflit franco-turc et à l'expédition de Mytilène ?

OCTOBRE. Nous avions, entre autres choses, écrit : « Les luttes politiques recommencent en France. Une affaire éclate autour de laquelle les deux partis — car il n'y a plus réellement que deux partis — se livrent maints combats... Une campagne de conférences s'organise sur tout le territoire. » Cela non plus n'était pas trop mal vu. Les partis en France tendent, en effet, de plus en plus à se fondre en deux grands groupements ; les Nationalistes, qui mettent l'intérêt du pays au-dessus de leurs préférences politiques, et les autres chez qui les préoccupations politiques semblent toujours l'emporter sur le souci de l'intérêt national.

Quant à la campagne de conférences, on sait qu'organisée en octobre, elle a commencé en novembre.

DÉCEMBRE. Nous avions écrit : «... Vers le milieu du mois, un incident imprévu éclate, qui ranime toutes les colères. L'Hôtel de Ville est de nouveau le but de manifestations divergentes. » Cela ne s'appliquait-il pas à merveille à l'incident qui vient d'éclater à propos de l'inauguration de la statue de Baudin ?

L'Echo du Merveilleux n'a pas eu la chance de voir toutes ses prédictions se réaliser avec cette ponctualité. C'est ainsi qu'il avait annoncé pour le mois de novembre la rentrée en France de tous les condamnés de la Haute-Cour et qu'il a le regret de constater que, sur ce point, il avait pris ses désirs pour des réalités. Il voudrait croire cependant qu'il ne s'est trompé que sur la date et que son erreur ne sera que de quelques semaines.

CHEZ Mme LAY-FONVIELLE

PRÉDICTIONS POUR L'ANNÉE 1902

Dans une quinzaine de jours maintenant, 1901 sera le passé!...

Il nous a semblé qu'au moment où une année nouvelle allait s'ouvrir, une visite toute intéressée à la Voyante de la place Saint-Georges était de rigueur. Et je suis allé questionner l'esprit « Julia » sur ce que 1902 nous promettait.

« Julia » m'a répondu de très bonne grâce et c'est notre simple conversation que je vais tenter de reproduire aussi fidèlement que possible.

— « Est-ce que tu sais sur quel sujet je suis venu t'interroger ? » ai-je demandé.

— « Oui. Tu veux connaître les événements importants de l'année 1902. »

— « C'est exact. Peux-tu et veux-tu me répondre ? »

— « Très volontiers. D'abord au point de vue de la température ce sera une bonne année. L'hiver ne sera pas froid et l'été pas trop chaud. Les récoltes seront excellentes. Pourtant je vois certaines contrées qui auront beaucoup à souffrir de la grêle. Et puis il y aura, entre juillet et août, certaines épidémies. »

— « Peux-tu en préciser la nature ? »

— « Oui, mais je n'y tiens pas, tu comprends. Si j'annonce, par exemple, que ce sera le choléra, la première personne qui ressentira un peu de mal au ventre se croira perdue. »

— « Alors je ne veux pas insister. Au point de vue politique, maintenant, vois-tu des choses susceptibles de nous intéresser ? »

— « Ce n'est guère mon affaire, tu sais, toutes ces bêtises-là. Enfin, si ça te fait plaisir... Il y aura bientôt des hommes, de vrais « hommes » tu comprends, qui sortiront de l'obscurité pour se révéler au grand jour. Je vois aussi des changements dans le gouvernement. »

— « Seront-ils importants ? Est-ce que tu vois un changement de régime, par exemple ? »

— « Non. Le « petit bonhomme » restera. Il n'est pas méchant, tu sais, mais il est faible. Et puis je le vois mal entouré. Sa vie pourtant n'a pas mauvais signe. Il ne lui arrivera rien de fâcheux. Je le vois effectuer un grand voyage, en Russie. »

— « Puisque tu es sur le chapitre des voyages de souverains, vois-tu si la France aura la visite de certains d'entre eux, en 1902 ? »

— « Oui, je vois celui qui est venu déjà cette année, tu sais, le Persan. Et puis encore un probablement, mais je vois de graves empêchements, car c'est l'Allemand. »

— « Et comme graves accidents, cataclysmes, peux-tu me dire quelque chose ? »

— « Je vois trois graves accidents de chemin de fer. Mais un surtout, tu sais. Il y aura beaucoup de morts. Et puis, tiens, un homme qui voudra s'élever dans les airs avec une machine pour voler, tu comprends, tombera et je le vois tué. On en parlera beaucoup. »

Je ne pouvais évidemment pas faire autrement que de demander à « Julia » ce qu'elle pensait des ballons dirigeables et de leur avenir, puisqu'elle me mettait sur le sujet de la conquête de l'air.

— « C'est très beau, tu sais, ce qu'on a fait jusqu'ici. Mais on arrivera à faire mieux et à être maître de l'air. »

— « Vois-tu cela en 1902 ? »

— « Non. Dans douze ans. Parce que, tu sais, il faut trouver un gaz spécial. Je vois un ingénieur étranger le découvrir, mais, tard, dans huit ans. »

— « J'en reviens à tes prévisions pour 1902. Vois-tu encore quelque chose d'intéressant à me dire, sur quelque sujet que ce soit ? »

— « Oui, je vois des grèves au début de l'année. Les ouvriers auront beaucoup à souffrir. Le gouvernement sera très dur pour eux. Ils feront des « petites révolutions », tu comprends, et il y aura du sang versé.... C'est tout ce que je vois en 1902, qui puisse t'intéresser. »

— « Réfléchis encore. C'est bien tout ? »

— « Oui, c'est bien tout. »

C'était, allez-vous dire, le moment de prendre congé de « Julia », mais je n'aurais pas agi en humain si je ne l'avais auparavant interrogée sur moi-même, mon passé, mon présent, et... ma foi, oui, je l'avoue, mon avenir.

Les réponses de la voyante m'ont absolument stupéfié. Elle a lu ma vie comme dans un livre ouvert. Elle m'a dit mes peines, mes joies, mes espérances, sans se tromper dans aucun détail et sans en omettre un seul, si minime soit-il.

Aussi, j'ai quitté, dois-je dire « Julia », dois-je dire Mme Lay-Fonvielle, absolument convaincu que je venais d'assister à quelque chose d'indéfinissable, de supra-naturel, d'incompréhensible, mais absolument ravi aussi de tout ce que l'avenir me promettait de bon.

« Julia » m'a dit l'exacte vérité sur le présent, sur le passé ; pourquoi m'aurait-elle trompé sur l'avenir ?

Et puis c'est si bon de vivre d'illusions !...

RENÉ LE BON.

LA MAIN DE MAÎTRE LABORI

Notre amie, Mme A. de Thèbes, a publié, il y a quelques mois, une étude fort intéressante, dans la Contemporaine, sur les mains de M^e Labori. M^e Labori est redevenu l'homme du jour. Il nous a paru que nos lecteurs nous sauraient gré de mettre sous leurs yeux l'article de Mme de Thèbes. Nous remercions vivement la savante chiromancienne qui a bien voulu autoriser cette reproduction.

Et d'abord qu'on me fasse l'honneur de croire que je ne vais pas parler politique.

Je commence par déclarer que les hommes ne m'intéressent pas pour le rôle qu'ils jouent ou la situation qu'ils occupent. Lorsque j'examine une main de personnage plus ou moins célèbre, ce n'est pas la célé-

brité de l'individu que j'examine, c'est le pourquoi et le comment de cette célébrité, c'est le jeu du destin combattu ou servi par les tendances personnelles de l'homme, par l'action de sa volonté, qui me passionne.

Les faits, les événements peu ou prou retentissants auxquels mon sujet s'est trouvé mêlé ne m'émeuvent que modérément, ce sont des témoignages qui corroborent ou infirment mes observations. Je ne me prétends pas infallible, oh Dieu ! non, mais quant à me baser sur ce que je peux savoir des actes d'une personne pour la juger, pour me faire une opinion chiromancique sur son compte, non, cent fois non, j'ai plus confiance dans ce que je sais que dans ce qu'on raconte ; et au surplus, nos querelles, nos disputes, sont pour moi lettre morte. Je dis, de même que ce roi de l'Antiquité : « Tous ces gens-là et moi, nous serons morts dans cent ans... ou avant, alors à quoi bon prendre au tragique la vie ? » Ainsi donc, je suis étrangère aux luttes, aux conflits, et, pour en arriver à M^e Labori, j'ignore, et je veux ignorer ce qu'il a plaidé ou ce qu'il n'a pas plaidé. Il est célèbre, j'ai là ses mains, c'est tout ce qu'il me faut. Voyons un peu son fort et son faible, et cherchons à lire où son destin et sa volonté le mènent.

Je dis intentionnellement « son destin et sa volonté ». On connaît ma théorie, il n'y a pas de fatalité absolue, de guigne irréductible, ou de veine inépuisable : nous avons notre étoile bonne ou mauvaise et nous l'aidons ou nous la dominons, dans une certaine mesure, par notre faculté de vouloir, de pouvoir prévoir et d'agir.

Les anciens auraient déclaré M^e Labori placé sous les auspices de Jupiter, Mars et Mercure.

J'ai consacré à M. Deschanel une précédente étude sur les mains de nos contemporains célèbres, et j'ai dit que chez le président de la Chambre des Députés, on peut distinguer aussi les influences de Jupiter, Mars et Mercure, mais, chez lui, Mercure domine ; chez M^e Labori, c'est Mars, c'est-à-dire, pour exprimer le symbole en langage clair, l'influence combative, guerrière.

J'ai eu l'occasion de constater, par les multiples observations que j'ai faites depuis de longues années, combien, chose étrange, le nombre des combattifs va en augmentant dans le métier judiciaire. On ne saurait croire l'attraction que les luttes oratoires ont pour un grand nombre d'hommes doués d'énergie. Des combattifs entrent au barreau qui, j'en suis certaine, auraient été, il y a trente ou quarante ans, explorateurs, armateurs, soldats.

Ainsi M^e Labori était fait pour commander aux armées, pour porter une cuirasse, et voilà pourquoi

il retroussait toujours sa toge comme M. de Gondy retroussait sa simarre.

Lui, un avocat ? bien plutôt un colonel.

En d'autres temps, toute cette force qui bouillonne en lui, tout ce goût de luttes et de combats aurait été canalisé, endigué ; à une époque plus grise, plus froide, sa vive intelligence ne se serait pas émue d'idées humanitaires, son individualité ne se serait pas développée dans la seule voie aisément ouverte à tant de gens qui, ne pouvant agir, doivent se contenter de parler librement, et il serait allé au camp et non à la barre.

Regardez-le, il est solide et haut en couleur comme un personnage de Roybet, sa taille est élevée, ses épaules larges, et sa voix est sonore et cuivrée. Les anciens déclaraient que les êtres ainsi construits, la planète Mars les avait fortement influencés à l'heure de leur naissance, influence combative, et brisant d'autant plus qu'elle est secondée par l'influence de Jupiter, influence affirmative, dominatrice, autoritaire, n'admettant aucune entrave, convaincue de sa force et de son droit. Et voilà ! Son siècle l'a contraint au combat oratoire et son époque de troubles et de transformations l'a jeté à l'avant-garde sociale. — Mais, dira-t-on, et Mercure ? Mercure, l'influence calculatrice et pondérée, que fait-il dans tout cela, car enfin il agit lui aussi sur M^e Labori ou du moins son influence, vous l'avez précédemment annoncée ?

— Mercure agit en effet, mais il cède le pas à la force dominatrice ; la raison qui calcule est contrainte de laisser primer la puissance instinctive qui ne calcule pas, quand la nature soumise au destin l'ordonne. Toutefois, Mercure n'abdique pas et c'est à lui que nous devons l'avocat né dans ce combatif, le renard qui se glisse, si j'ose dire, sous la peau du lion.

Mais serrons davantage la question en examinant méthodiquement les mains de M^e Labori.

Avant tout, regardez ces paumes : elles ont un amas de lignes d'une profondeur, d'une simplicité qui annonce une nature caractérisée, tourmentée, un tempérament qui vit et vibre.

Voyez la main proprement dite, elle est superbe, énorme, mais bien proportionnée. J'insiste sur l'impression de force qu'elle donne ; parbleu, direz-vous, l'homme est très grand, la main est proportionnée à la taille, il n'y a là rien d'anormal. Permettez, il y a parmi nous *beaucoup, beaucoup* de petits êtres avec de grandes mains et d'individus très grands avec de petites mains. J'ai vu des colosses avec des mains de femme et ils étaient faibles et sensibles ordinairement ; j'ai vu des nabots avec des pattes à faire frémir et, le plus souvent, je n'aurais pas aimé à les rencontrer au

coin d'un bois. *La nature en bonne mère nous avertit, mais nous ne voulons ni voir, ni entendre.*

Ici, la main est forte et large non pas parce que M^e Labori est de haute taille, mais parce qu'il a une nature, une âme forte. Cette main, si large d'en bas, aux phalanges grasses, aux doigts carrés, nous indique encore le Martien, le combatif, l'actif. Avec cela, peu souple, la massivité de la main l'atteste.

Si soignée qu'elle soit, elle garde d'ailleurs une certaine rudesse et le contact en est franc et expressif.

M^e Labori est naturellement rude, il s'est affiné par l'effort ; il a été d'abord plus instinctif qu'intuitif, il est né tout d'une pièce et il a eu beaucoup de mal à se plier à la vie.

S'y est-il même plié ? N'est-il pas un peu en révolte latente ? et tout ce que le travail a développé et fait naître en lui ne tend-il pas à servir l'esprit de révolte ? Ce n'est pas, juste ciel ! qu'il soit prêt à mettre le feu aux quatre coins du monde. Et d'abord l'éducation, la civilisation, la culture ont couvert de générosité tous ses instincts, mais il a en horreur l'hypocrisie, les injustices l'exaspèrent sincèrement et la trahison, la lâcheté lui font horreur ; l'être historique qu'il hait le plus est peut-être Ponce-Pilate.

Il y a quelque chose de très particulier à signaler en lui, quelque chose qui ne peut se trouver là, joint à ses prédispositions physiques, que parce qu'il est de son temps et non d'un autre ; que parce que notre race est emportée dans un tourbillon détraqueur pour des fins mystérieuses qui nous échappent.

M^e Labori né simple, rude et instinctif est devenu, par l'effort, réfléchi, contenu et déductif et, en même temps, étonnamment complexe ; il est plein d'anomalies comme son siècle. Excellent convive de par sa nature même au banquet de la vie, il est, cependant,

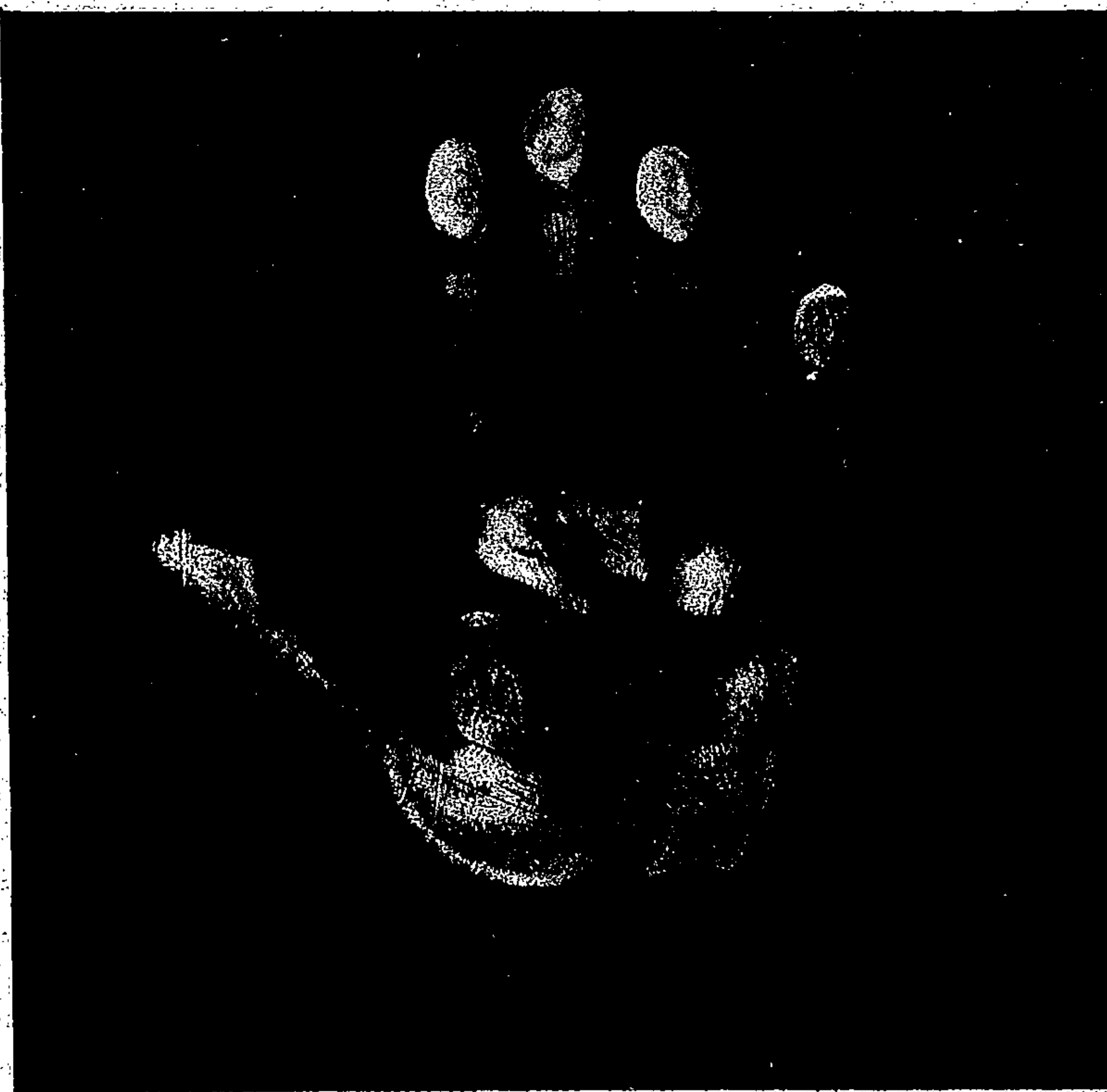
volontiers porté dans le vent de ses pensées, mais à certains jours seulement, à certaines heures, aux méditations philosophiques, religieuses. Il sera peut-être surpris en lisant ceci, et bien plus encore quand j'attesterai qu'il est « fétichard » et inquiet à l'occasion.

C'est encore une maladie de ce siècle, ce siècle en ébullition qui fond les volontés et amollit les énergies.

A quoi vois-je surtout cette inquiétude morale ? Au pouce de M^e Labori. Mais avant d'en venir à ce point intéressant, un mot encore sur l'ensemble de la main,

sur son caractère général.

Pour donner l'aspect de cette main, à quel type *animal* rattacher M^e Labori ? Locution irrépectueuse, dira-t-on ! nous sommes faits à l'image de Dieu, c'est entendu, et les bossus le prouvent. Mais il faut convenir, quoi qu'on pense de Darwin, que, chez chacun de nous, on peut, en y regardant bien, trouver trace d'une influence animale, d'une ressemblance avec un être à quatre ou à deux pattes. C'est ainsi que vous trouvez des mains auxquelles il ne semble manquer que des griffes, et d'autres qui ne sau-



Empreinte de la main gauche de M^e Labori

raient donner l'idée qu'elles peuvent en avoir. Observez autour de vous, et vous ferez des découvertes stupéfiantes, vous distinguerez chez vos semblables des instincts, des goûts, des gestes de guenons, des aspects qui finiront par vous faire songer à quelque obscure influence ancestrale animale.

La main de M^e Labori me paraît léonine, elle est à la fois rude et généreuse, énergique et dédaigneuse. Ne vous hasardez pas à provoquer celui à qui elle appartient, la patte est lourde.

Cette impression notée, arrivons au pouce et étudions-le attentivement, il en vaut la peine.

Tout homme est dans le pouce, a dit Newton. Le

pouce est en effet la synthèse de la main. Son apparence, sa rondeur, sa longueur, sa disposition et la forme des phalanges, tout cela est, en raccourci, tout un individu, toute sa vie, toute son âme, toute sa destinée. Le pouce est le doigt-chef, le doigt-puissance; les quatre autres doigts de la main ne sont que ses serviteurs; sans lui ils manquent au plus important de leur tâche, ils ne peuvent plus saisir, retenir, ils sont réduits à montrer, à faire signe; ils n'agissent plus véritablement. Et voyez quelle distance sépare le doigt-roi, le doigt-force des autres doigts! Ils ont l'air

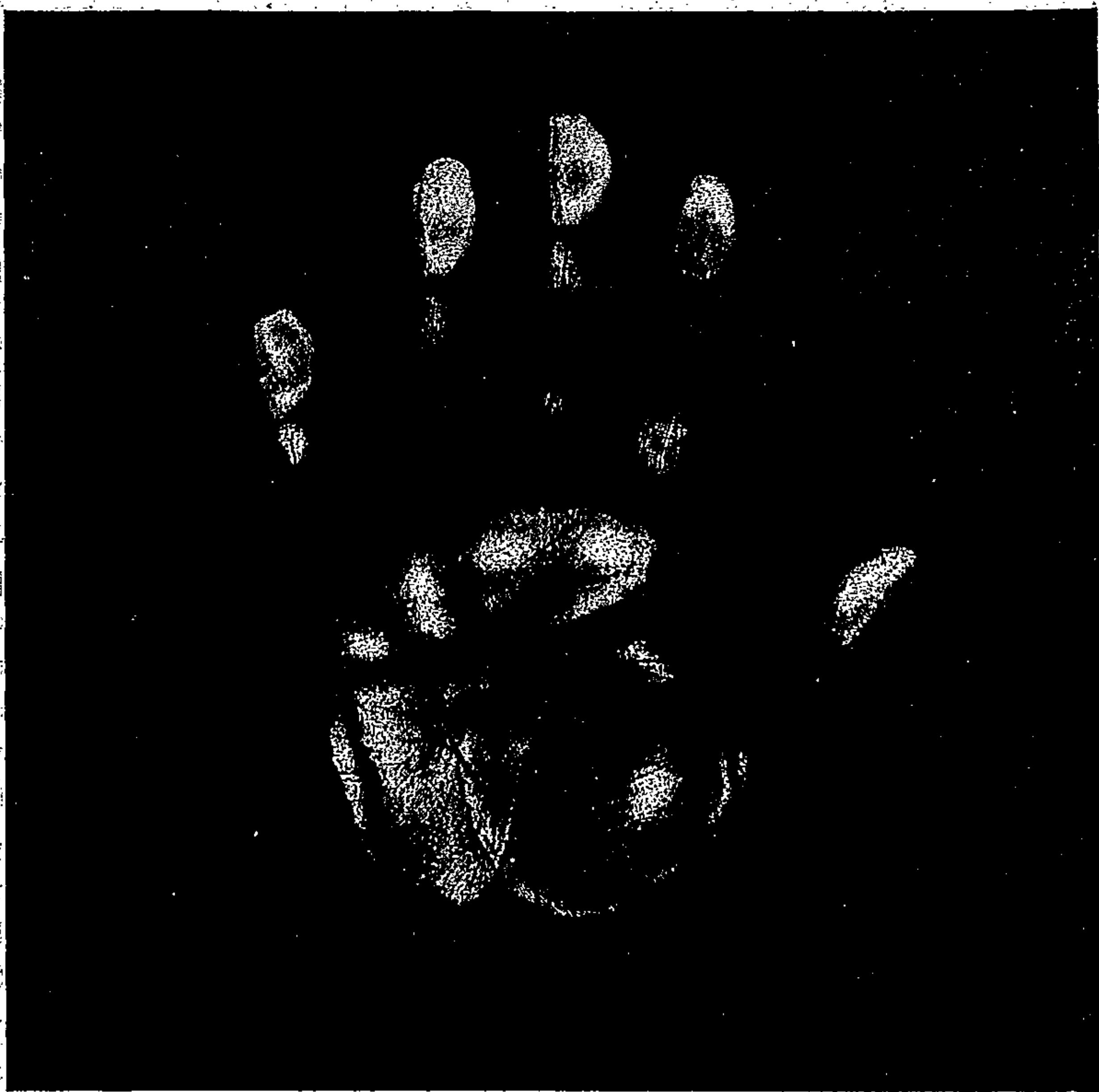
de dominer comme la masse domine une petite élite, par le nombre, par la taille: cela ne signifie rien, réfléchissez du reste à la condition des doigts, à la vie, à l'action particulière de chacun d'eux, le pouce seul a un emploi décisif, constant, caractérisé; il agit, il pèse, il gouverne enfin; le doigt suivant, l'index, ne sert qu'aux gestes, aux signes, et les trois autres doigts sont réduits à des emplois autant dire nuls, et le moins utile est le plus grand et le plus bête, le majeur. Ainsi la suprématie du pouce est certaine. Eh bien! le pouce de

M^e Labori, c'est M^e Labori tout entier. D'abord dans cette main d'apparence un peu lourde et plutôt épaisse, il se dégage délié et harmonieusement modelé. La main annonce en premier lieu une nature fruste, mais aussitôt le pouce dénonce le perfectionnement de l'individu et tout son acquis. Les phalanges sont longues, qualités imaginatives développées. La belle porportion d'ensemble de ce doigt avertit de l'existence d'un caractère qui, par l'effort de volonté, veut chercher la logique, déduire et voir juste et bien.

Examinons maintenant, pour contrôler ces tendances, ce qu'annoncent les lignes de la main. Que trouvons-nous? Une belle ligne de tête dans le milieu

de la main; regardez comme elle est bien attachée à la ligne de vie qui dit si profondément tracée: vitalité ardente; mais cette ardeur, la ligne de tête montre qu'elle se laisse dompter par l'action du cerveau, de la volonté, d'où il ressort que M^e Labori se méfie d'abord de lui-même; il se contrôle, et quand il s'emballe, il s'est donné le temps de prendre de l'élan. Avec ce pouce-là, on ne se révolte pas sans conviction, la logique domine ses actes et ses raisonnements, mais, comme il est vif, il est prompt à la riposte et, le cas échéant, il emporte le morceau. Une belle ligne

hépatique corrobore ces observations et atteste que M^e Labori est un véritable escrimeur de la parole (escrimeur ne veut pas dire duelliste), il aime à toucher, il ne cherche pas à transpercer; cette lourde main n'est pas sans pitié et la preuve, c'est que les doigts ne sont pas tous carrés, heureusement, car la main absolument carrée est impitoyable, intransigeante, féroce; ici l'annulaire et l'auriculaire sont spatulés, ce qui signifie une partie d'indulgence, de bienveillance, de concession qui, même lorsque le geste est le plus terrible, peut tout de même



Empreinte de la main droite de M^e Labori

se faire jour. Il ressort de tout cela que M^e Labori est admirablement doué, puisqu'en résumé, chez lui, la force est mise au service de l'éloquence, sa nature puissante sert son esprit. Ainsi tout serait donc au mieux si sa main ne paraissait absolument dépourvue du signe de la ruse. Mercure fait bien tout ce qu'il peut pour lui en inspirer, mais la ligne de tête, qui descend nettement dans la main, va jusqu'à la prévoyance et non jusqu'à la ruse calculée. Par exemple, M^e Labori est incapable de mentir intentionnellement, il répugne même aux biais qu'il faut parfois employer pour tourner les difficultés, il n'a même pas cette prédisposition première de toute diplomatie, l'art de

savoir dissimuler ; il faut qu'il parle, qu'il dise ce qu'il pense, qu'il le crie au besoin, et, d'une voix de clairon, il le sonne presque.

Ainsi fait par le destin et amélioré par la volonté, où va M^e Labori ? A la fortune ? Oui et non. L'argent ne l'occupe point, je veux dire l'argent dans ce qu'il a de vil, l'argent brut, il est bien au-dessus de ce but-là. Son ambition est ailleurs, il devrait être un tribun et je crois qu'il deviendra tribun, sa carrière à venir est même plus belle que sa carrière passée.

La ligne de vie est superbe dans la main gauche ; dans la main droite elle est coupée, c'est l'indication d'un danger de mort évité puisque les deux lignes ne sont pas coupées l'une et l'autre.

En cherchant sur les autres lignes d'où vient ce danger, on le trouve marqué par une croix sur une des lignes de la percussion qui indique les voyages, donc danger de mort en voyage. Ce pauvre Duez le peintre avait une marque presque semblable, mais c'était un point au lieu d'une croix, et je me souviens, et des témoins s'en souviennent, d'avoir dit qu'il mourrait sur le grand chemin. On sait que ce célèbre artiste est mort subitement sur une route. Dans la main de M^e Labori, ce signe fatal n'est pas marqué ; une croix, c'est un danger, les points, au contraire, sont toujours des fatalités à peu près inévitables.

La vie de M^e Labori se poursuit donc sans accident grave, mais non pas sans menace ; qu'en avançant en âge « il garde sa volonté de fer et ses poumons d'acier » ; il ira loin, il jouera un rôle actif, il occupera un rang élevé dans la vie sociale ; il y montrera de la générosité, de l'esprit de suite et de l'autorité ; ses lignes sont fines, creuses et droites et tout lui paraît favorable.

A. DE THÈBES.

PHYSIOGNOMONIE

VII

M. Paul DESCHANEL

Président de la Chambre des Députés.

Il y a des physionomies qui dotent véritablement leurs possesseurs d'une sorte de passeport cabalistique, grâce auquel ces derniers pourront traverser la vie sans trop connaître ce qu'elle a, parfois, de cruellement amer et décevant. Pour ceux-là, toutes choses seront relativement faciles et peu de portes résisteront à leur poussée qui, d'ailleurs, se produira toujours sans la moindre brusquerie. Ils n'auront, en général, qu'à se laisser conduire par les circonstances

pour atteindre, vite et sans grands tracass, ce que l'on est convenu d'appeler le sommet des honneurs.... M. Paul Deschanel peut, semble-t-il, prendre rang parmi ces Benjamins de la Fortune.

Dans ce visage qui, cependant, n'est pas dépourvu de réelle force combative, chaque plan s'atténue avec douceur et les traits, même les plus accentués, se fondent ou s'enveloppent délicatement, pour composer un ensemble harmonieux et discret.

On y retrouve assez les principaux caractères de trois animaux, car si le nez tient de l'aigle, les yeux rappellent ceux de la gazelle et le bas du visage fait songer au lévrier.

D'un autre côté, on peut dire que la boîte crânienne est, à la fois, dolichocéphale et brachicéphale, bien que, pourtant, cette dernière forme paraisse l'emporter un peu sur la première.

L'occiput, très accusé, principalement sur les côtés latéraux, a cette particularité qu'il présente une légère dépression sur la ligne médiane, ce qui produit une certaine asymétrie. Cela fait que les désirs instinctifs, très puissants à l'origine, s'émoussent assez rapidement et ne se manifestent jamais avec brutalité, mais au contraire avec une relative hésitation. Entre le mouvement impulsif qu'est un désir et la satisfaction de ce dernier, il y a, presque toujours, un temps d'arrêt où la raison intervient pour conseiller, le plus souvent, sinon la totale abstention, tout ou moins la très grande modération et beaucoup de réserve...

Le sommet du crâne, manifestement bombé, les pariétaux antérieurs, plutôt saillants, les temporaux fort allongés, annoncent, de prime abord, cette mentalité, très particulière, qui est celle des spéculatifs rationalo-idéalistes.

Il y a là une remarquable faculté de penser, mais par images principalement, car le chiffre inspire, au point de vue abstrait, une réelle aversion. On prend toujours, comme base de raisonnement, ce qui semble être un fait positif, car on aime à croire marcher sur un terrain solide. Mais, en réalité, on préfère de beaucoup les aspects brillants de la science à ses côtés purement techniques. On a aussi du goût pour les dissertations philosophiques et l'on apprécie les causeries dites sérieuses, mais on tient par-dessus tout à ce que les thèses philosophiques soient présentées sous une forme gracieuse ou, pour le moins, correctement tirée à quatre épingles, et à ce que les causeries dites sérieuses ne se prolongent pas plus que de raison, car, au culte du « Joli » — on préfère le Joli, quand le Beau paraît trop fort — on joint un aimable et bienveillant scepticisme...

Le front, large, haut, suffisamment ample et décou-

vert, légèrement bombé aux tempes, n'a que le défaut de s'incliner un peu trop en arrière.

Ce front est également doué pour l'observation analytique et pour la rêverie méditative, mais il ne possède pas assez de hardiesse et, très souvent, recule devant la conclusion. Il est vaguement libre-penseur, mais se trouve dominé, cependant, par un certain mysticisme. Sans trop s'inquiéter de la forme cultuelle, il croit pourtant que la religion est, tout de même, une chose nécessaire, au moins pour gouverner, car l'idée dominante, dans ce front, sera toujours une idée de gouvernement, parce qu'il est, de sa nature, apte à faire de la politique, comme d'autres sont aptes à faire des vers ou de la musique. Ce front, vraiment, ne saurait encourager les superstitions, mais, personnellement, il en vénère néanmoins quelques-unes, par intermittence seulement, il est vrai...

Les sourcils, assez épais et bien tracés, s'abaissent pourtant légèrement trop vers l'angle externe, ce qui indique une véritable énergie intérieure, une réelle force d'âme, mais cela bien plus pour résister au choc d'un adversaire que pour aller de l'avant et attaquer. Ils annoncent encore une intelligence ouverte et fort assimilatrice, mais relativement peu expansive et parfois assez embarrassée pour extérioriser ses conceptions. Cependant, de tels sourcils affirment une remarquable clarté de jugement, des aptitudes littéraires, le goût des arts, en général, puis le souci extrême d'une parfaite élégance dans les gestes, les paroles et en toutes choses.

Les yeux sont bien fendus et suffisamment ouverts. Leur regard droit, franc, plutôt doux, un peu mélancolique et craintif, révèle une certaine inquiétude intime, des moments de trouble hésitant, puis une timidité naturelle que, seul, un constant effort de volonté parvient à dominer, au moins en apparence.

Par exemple, ce qui donne un véritable caractère de beauté forte au visage de M. Paul Deschanel, c'est le nez. La racine en est solidement bâtie, l'arête, très longue, s'incurve avec douceur et les narines, souples et vivantes, sont admirablement dessinées. Il

ne manque à ce nez, pour être parfait dans son genre, que d'être légèrement plus relevé du bout.

Tel quel, il dénote une ténacité tranquille, lente quelquefois à prendre une décision, mais inlassable ; une grande suite dans les idées, de réelles aptitudes financières, puis une compréhension intuitive des gens, des événements, de ce qu'on peut en obtenir immédiatement dans la vie pratique, enfin un savoir-faire exceptionnel. Mais le trop d'abaissement de la pointe montre, dans ce nez, du penchant à la rancune, suffisamment d'égoïsme, puis un désir d'ordre autour de soi poussé jusqu'à la méticulosité, presque jusqu'à l'autoritarisme, — une sorte d'autoritarisme calme et

flegmatique qui tend à dominer sans casser les vitres ni faire beaucoup de bruit...

La bouche, aux lèvres régulières et pleines, mais délicatement modelées, est aussi très belle. Aimante, sensuelle et voluptueuse, — sans exagération, toutefois — elle révèle une instinctive bonté, une générosité affable et cordiale, le perpétuel désir de se sentir aimé, admiré, puis une certaine fugacité d'esprit qui porterait à une relative inconstance sentimentale. Je n'insinuerai pas que M. Paul Deschanel oublie facilement ses amitiés, non. Mais, il a de nombreuses occupations et, en somme, pour un esprit aussi cultivé, il est agréable et bienséant de varier quelque peu son répertoire. Alors si l'on tient à ne pas être trop négligé par cet

aimable président, il faut, de temps en temps, savoir se rappeler à son souvenir.

La façon indifférente dont M. Deschanel porte la moustache indique une nonchalance physique intermittente. Mais le menton fort avancé et solidement construit, très affiné ; le maxillaire suffisamment carré et les pommettes assez saillantes affirment une vive impressionnabilité, un remarquable esprit d'observation, et, souvent, un sérieux entêtement.

Les oreilles, de grandeur moyenne, plutôt fines et bien faites, puis le cou, de galbe net, disent le gentleman, par tempérament autant que par éducation.

M. P. Deschanel est un sanguin-lymphatico-ner-



veux, mais le sanguin domine considérablement. Avec cela, on peut espérer, en général, une santé prospère et la respectable moyenne de soixante-douze ou soixante-quinze ans d'existence.

Pourtant, les cernures et les petites rides qui, chez M. Deschanel, encerclent et plissent les paupières, indiquent qu'il y a déjà, grâce à un surmenage continu, des possibilités de fatigues nerveuses, de migraines et de troubles gastriques, puis du penchant à l'arthritisme et à ses dérivés. Mais, la machine est résistante et des mieux montées, ce qui veut dire que les forts désagréments physiologiques ne sont pas à redouter présentement...

Bien qu'il n'ait rien de très amer, le pli qui descend des narines aux coins de la bouche montre néanmoins qu'il y eut, tout de même, de temps à autre, quelques douloureuses épines, sous les fleurs du chemin où marche M. P. Deschanel. Mais enfin, sa figure, par l'expression générale, est de celles qui peuvent faire présager une vie étonnamment chanceuse, parfois extrêmement mouvementée et presque toujours brillante.

Sans doute, la Destinée a déjà fait beaucoup pour M. P. Deschanel; mais en vérité je vous le dis, elle n'a pas encore prononcé son dernier mot...

GÉNIA LIOUBOW.

La Mort de Catherine de Russie

D'APRÈS LES MÉMOIRES DE JACQUES DE SANGLEN,
PRÉFET DE POLICE RUSSIE

J'emprunte aux *Mémoires* de Jacques Iwanowitch de Sanglen, chef de la police politique de l'empereur de Russie en l'an 1812, quelques traits qui paraîtront peut-être dignes d'intérêt aux amis des études cultivées par l'*Echo du Merveilleux*.

Jacques de Sanglen était fils d'un gentilhomme du Midi de la France, le chevalier de Saint Glin, qui dut quitter la France à la suite d'un duel, se réfugia en Russie où il modifia son nom et épousa, à Moscou en 1775, une demoiselle de Brocas. Né de ce mariage en 1776, Jacques de Sanglen fut invité à s'établir dans sa patrie d'origine par sa parenté restée française et notamment par son oncle, général de brigade dans notre armée. La Révolution le détermina à renoncer à ce projet, et il fit en Russie toute sa carrière qui fut brillante, puisqu'il était, en 1812, chargé du service le plus important des Etats modernes. Ceci étant dit pour établir les titres et qualités de notre auteur et pour faciliter ainsi l'évaluation de son témoignage, je laisse la parole à Jacques de Sanglen.

.... Au milieu de ces pacifiques occupations, arriva la fatale nouvelle de la mort de Catherine. Ce message funèbre émut tout le monde douloureusement; personne ne s'y attendait; on regardait Catherine comme immortelle, ainsi qu'elle l'est devenue, en effet, après sa mort. La veille de l'attaque à laquelle elle succomba, elle reçut sa compagnie habituelle dans son boudoir. Elle était d'humeur très gaie, parla beaucoup de la mort du roi de Sardaigne et inquiéta Naryschkin, en faisant de continuelles allusions à sa propre mort à elle. Était-ce le pressentiment?

Sa mort est racontée de diverses manières: voici ce que j'ai appris personnellement de Mlle Peressuchin et de Zacharie Zotow, valet de chambre de la défunte impératrice.

Le matin du 7 novembre 1796, l'impératrice sonna en s'éveillant comme d'habitude, à sept heures. Maria Savichna Peressuchin entra dans sa chambre. L'impératrice assura qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait dormi d'un si bon sommeil. Elle était en parfaite santé et de la meilleure humeur du monde.

« C'est aujourd'hui que je dois mourir », dit-elle.

Mlle Peressuchin essaya de lui donner d'autres pensées, mais l'impératrice ajouta, en lui montrant sa pendule: « Regarde, elle est arrêtée; c'est la première fois.

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait, petite mère, répondit Mlle Peressuchin; envoie chez l'horloger et elle remarchera.

— Tu verras bien », reprit la souveraine. Et elle prit 20.000 roubles en papier, qu'elle donna à Mlle Peressuchin en disant: « Voilà pour toi ».

Quand je pense comme l'impératrice plaisantait la veille même sur ce sujet, je ne puis pas bannir de mon esprit l'idée qu'un pressentiment de sa mort imminente inquiétait son âme. Mais on ne prête pas l'attention que l'on devrait à ces avertissements que l'on dédaigne tant qu'on est robuste et bien portant.

Catherine but deux grandes tasses de café très fort, plaisantait avec Mlle Peressuchin en lui disant qu'elle voudrait la marier, puis elle passa dans son cabinet pour expédier sa besogne ordinaire. Il était environ huit heures du matin. Dans la pièce du secrétariat tous les fonctionnaires venus pour le rapport étaient rassemblés, attendant les ordres.

Une heure se passe: personne n'est appelé. C'était un fait sans exemple. Le vieux Zacharie est interrogé, et il émet la supposition que l'impératrice fait une promenade au jardin d'hiver. Il pénètre dans le cabinet de travail, dans la chambre à coucher, et ne

voit personne ; à la fin, il ouvre la porte du cabinet particulier, et la souveraine d'une moitié du monde est là, étendue sur le parquet, la pâleur de la mort sur le visage.....

**

Catherine n'est pas la seule à qui les pressentiments aient parlé à l'approche de la mort, ainsi qu'on va le voir dans un second chapitre dont je cite un extrait. Quelques mots seulement se rapportent à notre objet ; mais le lecteur trouvera certainement quelque attrait à ce morceau qui semble une des meilleures pages de Tacite.

« Le jeune Polonais Iljinski fut le premier, dit Sanglen à qui je rends la parole, qui se mit en route pour Gatschina, afin d'avertir son bienfaiteur (dès lors l'empereur Paul I^{er}) de la mort imminente de Catherine. Mais le comte Zubow, porteur d'un avis officiel, avait sauté sur un cheval et devancé Iljinski. Ce jour-là, où Catherine fut atteinte mortellement, le grand-duc dînait avec sa famille au Moulin de Gatschina.

« Avant le dîner, il raconta à la compagnie, où se trouvaient entre autres Pleschtchejew, Kuschelew, le comte Bibikow, le rêve étrange qui l'avait visité la nuit. Il avait eu le sentiment qu'une force invisible le saisissait, le mettait debout, et l'élevait en l'air. Il s'était senti pris et surélevé. La surprise fut grande quand la grande-duchesse lui découvrit qu'elle avait eu elle aussi le même rêve toute la nuit.

« Après le dîner, le café fut servi sous la tonnelle des roses. A ce moment le grand-duc aperçut Zubow qui attachait son cheval à la haie ; tous les Zubow étaient ses ennemis mortels ; il devint pâle, laissa sa tasse tomber de ses mains, et, se penchant vers la grande-duchesse, il lui dit (en français) d'une voix qui tremblait : « Machère, nous sommes perdus ! » Il croyait que le comte venait l'arrêter pour l'enfermer au château de Lohde, dont il avait été question depuis longtemps.

« Le comte, sans coiffure, arriva à pas précipités à la tonnelle, tomba à genoux devant Paul, et lui rendit compte de l'état désespéré de l'impératrice.

« Le grand-duc devient rouge écarlate ; d'une main il relève Zubow et de l'autre se frappe le front en disant : Quel malheur ! Il verse des larmes, commande sa voiture, s'empresse qu'elle ne soit pas encore là, va et vient à grands pas sous la tonnelle, se tord nerveusement les mains, embrasse la grande-duchesse, Zubow, Kulaissow, répète, se parlant à lui-même : La trouverai-je encore en vie ? En un mot, il est hors de lui de douleur et peut-être de joie. »

Arrivé au palais, le grand-duc reçoit le dernier soupir de l'impératrice, et, ses devoirs de piété étant

remplis, les dignitaires ayant prêté serment, il prend connaissance des papiers serrés sous scellé dans le cabinet particulier de la souveraine.

« Le premier qu'il ouvre est l'acte qui le déshérite et l'exclut du trône ; le second, son ordre d'internement au château de Lohde ; il les déchire tous les deux. Le troisième est le testament : il le met dans sa poche sans l'ouvrir. »

C'est ainsi que la destinée vint joindre, à l'heure même où le pressentiment les avertissait, Catherine la Grande et Paul I^{er}. Moins perspicace, ou plutôt trop enfoncé dans la vie, ce dernier ne comprit qu'indistinctement le langage du rêve qui lui promettait l'élévation : c'est pourquoi, en apercevant le comte Zubow qui venait lui annoncer le trône, il pensa d'abord à la potence.

A. PLISTA.

Vienne, novembre 1901.

L'Horoscope du Chevalier de Mautort

Passant des *Mémoires* du russe Sanglen à ceux de notre compatriote, le chevalier de Mautort (1), officier de notre armée au siècle dernier, nous y recueillons l'anecdote que voici, racontée par le héros du livre :

« Je ne crois ni aux revenants, ni aux sorciers, ni aux diseuses de bonne aventure. Curieux cependant de savoir comment s'y prenaient ces dernières pour en imposer aux personnes qui les vont consulter, je me décidai un jour à en aller trouver une qui jouissait d'une certaine réputation.

« Sans faire part de mon projet à qui que ce soit, de peur qu'on ne la prévint de ma visite, je me rendis chez la sybille qui logeait dans un mauvais galeas et dans une rue fort obscure (à Reims où Mautort était alors, 1771, en garnison).

C'était une vieille femme qui avait l'air assez misérable. Sans beaucoup de préambule, je lui annonçai que je venais la consulter. Aussitôt, elle prit un jeu de cartes fort sale qu'elle se mit à mêler. Après m'avoir fait couper plusieurs fois, elle commença à jaser et à me parler du passé. Dans le nombre des choses qu'elle me débitait, il s'en trouvait beaucoup de fausses et plusieurs de vraies.

« Mais ce qui m'étonna singulièrement, ce fut lorsqu'elle me dit que, l'année d'au paravant, j'avais couru le risque de me noyer. Je la retournai sur cette idée, mais jamais elle n'en voulut démordre. Si j'avais eu du penchant à croire aux devins, il y avait de quoi me

(1) Publiés par M. Tillet de Clermont-Tonnerre. — Paris, Plon, 1896.

convertir. Il est bien certain que mon accident n'avait pas fait grand bruit. De plus, depuis près d'un an, il était bien oublié. En outre, cette femme, qui ne m'avait jamais vu ne pouvait être prévenue que j'irais la consulter, puisque je ne m'étais ouvert de mon projet à personne. Je laisse à plus habile que moi le soin d'expliquer cela.

« Après avoir parlé longtemps sur le passé, elle entama l'avenir, et après une foule de lieux communs, tels qu'un baptême, un mariage, des voyages, elle me prédit que j'aurais la croix de Saint-Louis à vingt-huit ans, sans dire si ce serait au terme de vingt-huit ans d'âge ou de service. On la donnait alors à vingt-cinq ans de service. Je regardai donc cette prédiction comme une chose absurde. J'en ai cependant trouvé depuis l'accomplissement, car, une dizaine d'années après, la croix fut remise à vingt-huit ans, et c'est à ce terme que je l'ai obtenue. »

A. P.

EXPÉRIENCES & CURIOSITÉS

COMMUNICATION DE M. PIMBERT : LA VUE DU CORPS PSYCHIQUE

M. Pimbert a pu, par deux fois, assister de près à toutes les phases d'une incinération, au moyen d'un judas pratiqué dans l'une des parois du four crématoire. Il nous envoie le récit suivant de sa deuxième observation :

Il est trois heures de l'après-midi, je me trouve dans l'antichambre du four crématoire, non pour assister à la lugubre cérémonie d'une incinération, mais pour y contrôler à nouveau la vue du corps psychique.

A trois heures, la porte intérieure du catafalque s'ouvre et apparaît le cercueil.

On me renseigne sur le mort. C'est un M. L..., mort à Paris d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Le corps étant en décomposition, on a été forcé de faire une mise en bière immédiate.

Des employés au four crématoire étendent dans la pièce un tapis de caoutchouc. On y dépose le cercueil.

On procède à la première partie de l'incinération. C'est le transbordement du corps, du cercueil en chêne en un cercueil de volige de sapin de 0 m. 002 d'épaisseur.

Cette opération est plutôt répugnante à voir, car du suaire coulent des sanies.

Une odeur écœurante envahit la salle.

Cette mise en bière achevée, on transporte le corps sur le chariot qui doit le mener au four.

Deux parents du défunt, à l'entrée du four, assistent, selon le règlement, aux préparatifs de l'incinération.

A peine a-t-on poussé le corps dans l'intérieur du four que l'on entend une série d'explosions.

Je regarde et vois avec stupeur le cercueil voler en éclats et le corps se trouve projeté vers les parois du four. Minute vraiment terrifiante. J'ai beaucoup de peine à supporter cette vue.

Le corps retombe et les tissus et cartilages flambent. Les explosions continuent. On entend comme un bruit de friture !

Je ne puis rester, une sueur froide m'inonde, malgré la chaleur torride de ce lieu (55°).

Je sors, je ne me sens pas à l'aise.

Il est 3 h. 12 exactement, je viens de prendre l'air, j'en avais besoin.

Je continue mes observations.

Il y a encore trop de fumée et le corps ne se voit qu'imparfaitement.

3 h. 17. La fumée a disparu. La tête se perçoit bien.

Je vois très distinctement se dessiner, autour de la tête, l'aura de l'individu. Une légère lueur bleutée, ayant l'aspect d'une fumée épaisse de cigarette, dessine très nettement le visage (par le judas qui a été pratiqué dans le four, on ne peut apercevoir que la tête et très peu du buste).

Peu à peu, je m'habitue à ce phénomène et je vois cette lueur prendre très exactement l'aspect de la tête de l'individu lorsqu'il vivait.

Il a l'air de souffrir horriblement.

Des contorsions et des grimaces le rendent affreux.

Je suis forcé de sortir à nouveau, cette vue m'effraie.

J'ai peur d'être le jouet d'une suggestion. Pour en combattre toute tentative, je descends dans le colombarium et je me mets à dessiner des choses n'ayant nullement trait à ce que je viens de voir, pensant par conséquent à toute autre chose qu'à l'incinération.

Je reviens à mon poste d'observations ; il est 3 h. 25. Je revois encore ce malheureux souffrir. La lueur persiste encore.

A 3 h. 28, elle disparaît subitement.

Le corps psychique a quitté le corps physique.

Et ce pauvre corps physique continue à brûler lentement !...

PIMBERT.

Dans une conversation, M. Pimbert nous a déclaré que la première fois qu'il constata le fait dont on vient de lire la description, il n'en voulut pas croire ses yeux, et qu'il se crut victime d'une illusion. Mais il ne put continuer à douter du phénomène lorsqu'il le constata une seconde fois. Nous engageons vivement ceux de nos lecteurs que cette expérience macabre n'effraierait pas, à essayer de la renouveler. Si leurs observations confirmaient les observations de M. Pimbert, la science psychique aurait certainement fait un grand pas.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite du « Glossaire de l'Occultisme et de la Magie. »

CA ET LA

Histoire de l'autre monde.

M. le comte de Falloux, dans ses « Mémoires », dit tenir de la comtesse Rzewuska un fait qu'elle racontait ainsi :

« J'ai eu dans ma famille un exemple bien frappant d'une douloureuse incrédulité religieuse, heureusement suivie d'une éclatante conversion. Mon aïeul, le prince Lubomirski, surnommé le « Salomon de Pologne », voulut

nier son Dieu et son âme pour se livrer sans frein à toutes les jouissances dont il était entouré. Il commença même, sur cette thèse, un grand ouvrage auquel il consacrait de nombreuses veilles. Fatigué et agité par ce travail, il poussa un jour sa promenade au-delà des limites ordinaires et rencontra une vieille femme chargeant un âne de feuilles sèches et de branches mortes. — « N'avez-vous pas d'autre métier ? lui demande-t-il. — Hélas ! non. Mon mari soutenait seul toute sa famille. J'ai eu le malheur de le perdre et il ne me reste pas même de quoi faire dire une messe pour le repos de son âme. — Tenez, dit-il, en lui jetant plusieurs pièces d'or, faites-en dire tant que vous voudrez » ; et il revint sur ses pas, peu attentif aux bénédictions de la vieille femme. Le soir même, livré à toute l'ardeur de son travail favori, il aperçoit un paysan debout, immobile, en face de son bureau : « Que fais-tu là ? Qui t'a permis d'entrer ? » s'écrie le prince, agitant violemment sa sonnette pour reprocher à ses gens cette inexcusable négligence. Ceux-ci protestent qu'ils n'ont rien vu, et l'aventure demeure inexplicable.

« Le lendemain, à la même heure, même apparition du silencieux et insaisissable visiteur. Cette fois, mon aïeul n'appela personne. Il jeta sa plume loin de lui, marchant droit vers le paysan : « Qui que tu sois, malheureux, que viens-tu chercher ? — Je suis le mari de la veuve que vous avez secourue, il y a deux jours ; j'ai demandé à Dieu la grâce de payer votre bienfait par ces seuls mots : L'âme est immortelle ! »

« Le fantôme disparut en même temps, et le prince Lubomirski, appelant en hâte sa famille, déchira devant elle son manuscrit. Ces pages lacérées existent encore. L'orateur qui prononça l'oraison funèbre de Lubomirski dans la cathédrale de Varsovie tenait le fait du prince lui-même ; il le répéta en chaire et il est consigné dans notre livre généalogique. »

Un cas curieux de télépathie.

Un de nos lecteurs nous écrit :

« Je me permets de vous signaler un fait de l'authenticité duquel je répons. Un jeune homme de mes amis est mort récemment à Paris. Son ancienne nourrice est devenue religieuse dans un couvent de province, vénérée de tous par ses vertus.

« La nuit où mourut ce jeune homme, la religieuse entendit sa voix l'appeler : « Nounou ! Nounou ! » Il lui avait conservé ce nom familial. Elle en fut si impressionnée, qu'elle écrivit dès le lendemain pour s'informer de ses nouvelles. Cette lettre se croisa avec celle qui lui apprenait la mort. »

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B***
AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C.
THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE QUATORZIÈME (suite)

Il lui est facile de tromper les âmes pieuses, en colorant ses desseins de meilleures intentions ! A peine Cantianille eut-elle quitté son confesseur, pour s'adresser à moi, qu'aussitôt mes parents en furent avertis.

— « Quel malheur pour M. l'abbé !... Mme C... est sa pénitente... » — Et depuis lors, on les informa, le plus souvent malgré eux, de toutes ses confessions, du temps qu'elle y passait, voire même des intentions qu'elle y apportait, le tout embelli des exagérations que le zèle commande en pareil cas...

Il est vrai qu'on pouvait être étonné de ce qu'elle disait parfois contre mes parents et contre moi. Par prudence, et aussi peut-être par antipathie, mes parents ne voulaient avoir avec elle aucune relation.

Moi-même, afin d'être plus libre de la voir souvent au confessionnal, je m'abstenais d'aller chez elle et de la recevoir chez moi, et bien des personnes, et les démons avec elles, la poussaient à ne voir en cela que du mépris et de la haine. Souvent elle s'en irritait, et, par dépit, quelquefois par désespoir, elle disait contre nous des choses dont on abusait ensuite contre elle, en nous les rapportant tout autrement qu'elle les disait, et retournant ensuite chez elle lui répéter des choses que nous n'avions pas dites, ou du moins qu'on exagérait. — « Comment, disaient telles et telles, se confesser si souvent et parler ainsi de son confesseur !... Elle n'a pas la foi ; elle va se confesser pour s'amuser, pour perdre son confesseur, pour le faire mourir de fatigue... Du reste, elle ne communie jamais... Qu'est-ce que cela signifie ? etc. »

Moi, qui connaissais sa position et l'empire du démon sur elle, j'excusais sans peine ses conversations et sa conduite ; mais mes parents n'en savaient rien, et je ne pouvais rien leur en dire.

Quand donc j'avais passé au confessionnal quelques-unes des longues séances dont j'ai parlé, et que j'en sortais désolé, brisé de fatigue, que trouvais-je en rentrant chez moi ? Mes parents attristés, et attristés à cause de moi, je le savais bien. S'ils ne me disaient rien de leurs peines, quelle gêne et quelle souffrance !... S'ils m'en parlaient, quelles discussions !... J'étais indigné de ce qu'on leur rapportait, indigné des intentions si noires qu'on prêtait à cette pauvre femme. On l'accusait de venir trop souvent se confesser, et c'était moi qui l'exigeais ; d'y rester trop longtemps, et c'était moi qui la retenais ; de passer tout ce temps à me montrer son esprit par des descriptions scandaleuses de ses fautes, et le plus souvent elle ne me disait pas dix paroles.

Et que pouvais-je répondre pour nous disculper, elle et moi ? Rien. Si je disais : « Ma conduite est dirigée par des motifs qu'on ne connaît pas, je fais ce que je dois faire. » — C'était présomption, tel prêtre me condamnait, je me croyais donc plus éclairé que lui ? Si je prétendais n'être pas trompé par Cantianille, je paraissais l'être plus encore ; si je la défendais, je prenais contre mes vrais amis la défense de ma plus mortelle ennemie. Peut-on se figurer mes angoisses ? Voir mes parents désolés par ma conduite, et ne pouvoir ni la changer, ni l'expliquer !... Et qui est-ce qui me plongeait dans toutes ces amertumes ? Des personnes auxquelles j'étais cordialement dévoué et qui me l'étaient elles-mêmes, mais que le démon trompait, qui croyaient mieux connaître Cantianille sur les on-dit et l'extérieur, que je ne la connaissais par la confession, et me trouvaient singulièrement présomptueux de m'imaginer le contraire.

Et ce n'était pas seulement avec mes parents que j'avais à discuter ainsi, c'était avec bien d'autres, chez moi et au confessionnal ; celle-ci parlait en son nom, celle-là était envoyée par une autre ; l'une attaquait directement Cantianille, l'autre me parlait indirectement des personnes qui abusent de la confession de telle ou telle manière ; que sais-je ? J'étais assurément le directeur le mieux dirigé ; mais, comme beaucoup d'autres, dirigé inutilement ; ma conduite ne changeait pas.

Les choses en étaient là depuis quatre ans quand, pendant la semaine sainte, commencèrent les exorcismes dont j'ai parlé précédemment. Ces scènes affreuses exerçaient sur moi une grande influence ; j'en étais préoccupé et profondément attristé, et, malgré tous mes efforts, ces préoccupations me poursuivaient quelquefois au confessionnal.

La fatigue m'y suivait aussi : je me couchais le plus souvent à trois ou quatre heures du matin, et à six heures j'étais à l'église. Plusieurs de mes pénitentes s'aperçurent donc bientôt que je n'étais plus le même. Je ne leur parlais plus aussi longuement ; j'étais soucieux. Au saint autel, je paraissais triste, et puis, j'allais tous les jours et même plusieurs fois par jour chez Cantianille... elle venait chez moi... Mes parents la recevaient parfaitement et venaient avec moi chez elle ; on ne savait qu'en penser... Sur ces entrefaites, nous parlions ensemble : toute la ville le sut bientôt. « Ils sont à Vichy, disaient ceux-ci. A Dieppe, répondaient ceux-là. »

« Il l'a menée dans un couvent, ajoutaient quelques autres : » Ce voyage paraissait bien mystérieux, on commençait même à penser aux démons ; le mot de possession se disait tout bas ; et, un jour, mes parents eurent à subir une longue conversation sur les femmes illuminées et sur les prêtres abusés par elles. Quelqu'un insinua même que, de mon confessionnal, les démons pourraient bien s'éparpiller sur mes pénitentes, opinion qu'on appuyait, je crois, sur saint Thomas. Cependant, quelques personnes, parmi celles qui parlaient ainsi, poussèrent la charité et l'humilité jusqu'à dire : « A tout péché, miséricorde ! il arrive souvent que ces âmes pécheresses, une fois converties, valent mieux que nous... Mais qu'elle communie. Si, à son retour, elle communie, on n'aura plus rien à dire. »

Espérait-on qu'elle ne le ferait pas ? Je ne sais. Le démon nous avait dit à B.... — « A votre retour, je vous susciterai mille ennuis ; les dévotés ne croiront pas à sa conversion, et c'est d'elles que je me servirai contre vous. » — En effet, à peine étions-nous de retour, qu'on venait et qu'on envoyait à la cathédrale voir si Cantianille communiait. Elle communia ! Nous étions arrivés le 14 au soir, elle communia le 16, jour de la fête du Mont-Carmel. Bien plus, elle communia le lendemain, puis le surlendemain, elle communia tous les jours !!! Que penser ? Est-ce qu'elle était réellement convertie ? Et les personnes qui avaient dit tant de fois « Qu'elle communie ! » commençaient à ne pas trouver suffisant ce signe de conversion. On m'en parlait avec une joie aigre douce de mauvaise augure, mêlant aux éloges pour Cantianille des souvenirs et des craintes.

« — Autrefois elle disait telle chose... elle faisait

ceci... Sans doute sa conversion était sincère... Mais... » — Bientôt, cependant, on fut contraint d'en douter. Pouvait-elle être convertie ! Chose extraordinaire parmi les personnes pieuses, elle n'assistait qu'à la messe de son confesseur !... Il est vrai que ses occupations ne lui permettaient guère d'aller à une autre ; mais néanmoins... et puis, comme elle était parfois très souffrante et toujours très fatiguée, souvent elle ne se trouvait pas au commencement de la messe ; ou bien je la faisais communier avant, pour qu'elle ne restât pas jusqu'à la fin ; et même, trois ou quatre fois, je la fis communier sans messe, parce qu'il n'y en avait pas à l'heure où elle pouvait venir. Après tout cela, comment croire à sa conversion ?

Bien plus, elle ne lisait jamais dans son livre de prières... Une fois, elle sortit de l'église sans faire une action de grâce aussi longue qu'à l'ordinaire, ce qui fit dire qu'elle n'en faisait jamais. Enfin, le 22 juillet, jour de sa naissance et fête de sainte Magdeleine, sa patronne, triste anniversaire de tant de pactes, comme je disais la sainte messe pour elle en réparation et en action de grâce, je désirais beaucoup qu'elle y assistât et y communiait ; mais je la disais à la chapelle du collège, à cause des enfants qui devaient faire leur première communion le lendemain et, d'habitude, ces enfants assistent seuls aux messes célébrées dans cette chapelle. Ma mère l'y amena, et on le remarqua... — « J'aurais bien voulu y aller avec elle, » me disaient quelques personnes, et, deux jours après, celles qui m'avaient parlé ainsi trouvaient cette préférence incompréhensible, presque scandaleuse. — Pourquoi aller à cette messe, dans cette chapelle ? Ce ne peut être que pour se singulariser, pour montrer qu'on la préfère... Et elle est convertie (1) ! »

Voici surtout ce qui mit le comble au scandale : Bien qu'elle ne vît plus les démons, elle était poursuivie encore, et plus que jamais, par les possédés de la réunion. Elle ne pouvait sortir seule sans en rencontrer. D'ailleurs, les démons faisaient tout leur possible pour qu'elle ne communiait pas, et chaque matin il lui fallait un violent effort pour se lever et venir à la messe. Ma mère s'était donc dévouée à aller la chercher tous les matins pour la conduire à l'église et ensuite la ramener chez elle... et nous pouvions encore croire à sa conversion !... Evidemment elle voulait faire parler d'elle et rien de plus !

Le dirai-je enfin ? le jour des prix, elle fit jouer à ses élèves deux pièces de comédie où figurèrent deux ou trois jeunes filles habillées en hommes. Il est vrai qu'elle même avait joué jadis, au couvent, des pièces semblables, et dans le même costume ; mais n'importe, quelle horreur !!! De plus, certaines personnes remarquèrent dans ces pièces quelques immoralités, qu'elles expliquaient sans doute très charitablement, mais qui n'en étaient pas moins regrettables... Après

(1) Une autre raison, qui faisait désirer à Cantianille de communier dans cette chapelle, c'est que, pendant huit ou dix mois, il y avait eu, dans le tabernacle, un grand nombre d'hosties consacrées que les possédés de la réunion lui avaient envoyées et qu'elle m'avait remises : ces hosties, je les avais renfermées là, parce que je ne savais où les mettre, M. B... les a brûlées depuis.

sa conversion, si toutefois, hélas ! elle était convertie... Et moi qui avais assisté à ces pièces !.. On m'excusait cependant... — « Il est si bon ! il s'est laissé traîner là... » disait-on. (A suivre.)

A TRAVERS LES REVUES

L'INSTITUT PSYCHOLOGIQUE INTERNATIONAL

Nous découpons, dans la *Revue des Etudes psychiques*, les quelques extraits que voici d'un article consacré à l'Institut psychologique international, qu'on pourrait plus exactement appeler l'Institut-Fantôme.

Un an et demi s'est écoulé depuis la fondation de l'Institut psychologique international de Paris. Si l'on se rappelle le bruit qu'a soulevé sa naissance, les espérances auxquelles il a donné lieu, et ensuite si l'on considère ce qu'est réellement aujourd'hui cette institution, tous ceux qui cultivent les sciences psychiques seront pris d'une sourde irritation ou bien d'une folle envie de rire, selon l'aspect sous lequel leur naturel les porte à envisager les choses ; mais, en tout cas, ils ne pourront s'empêcher d'avoir le cœur envahi par une déception profonde.

On s'est tu jusqu'à présent. On se bornait à chuchoter quelques mots, en hochant la tête, et c'était tout. Quelques phrases de certains savants ont seulement été publiées à l'étranger. Par exemple, on a remarqué qu'en répondant à une personne qui lui avait manifesté son intention de fonder quelque part une Société « à l'instar de l'Institut de Paris », M. Ch. Richet ne lui avait pas caché qu'elle faisait fausse route, puisque l'Institut international ne marchait pas bien du tout. On connaît aussi une lettre de M. de Rochas, qui dit textuellement ceci : « L'Institut psychologique paraît ne pas devoir produire les résultats auxquels on s'attendait. Il est absolument absorbé par les psychologues officiels, etc. » Mais il s'agit là de lettres qui n'étaient pas destinées à la publicité ; pour ma part, je serais à même de faire connaître des avis pareils à ceux que l'on vient de lire, émanant même de « psychologues officiels », mais je n'ai pas l'habitude de publier les propos privés que l'on m'adresse par la parole ou par écrit.

Donc, et malgré tout, on est resté tranquille ; on attendait. D'abord, on regrettait de causer de la peine à des personnes qui ne le méritaient pas en récompense des efforts et des sacrifices qu'elles ont faits pour fonder l'Institut.

En second lieu, on ne voulait pas montrer trop de précipitation à soulever des critiques ; on voulait accorder le temps nécessaire pour l'organisation.

Avons-nous laissé s'écouler assez de temps ?

Sans doute, les personnes qui se trouvent à la tête de l'Institut répondront : *Non*.

Nous disons : *Oui*.

Mais à ce sujet, il faut bien nous entendre. Ce n'est pas que nous avancions la prétention que, dans le courant d'un an et demi, l'Institut international aurait pu exécuter des travaux importants. Non ! absolument non !

Mais nous pouvions nous attendre à voir, pendant ce temps, l'Institut s'organiser de manière à devenir capable d'accomplir la tâche qu'il se proposait à son début ; nous espérions avoir une organisation libérale, éclairée et — c'est le vrai mot — *avisée*.

Il n'en a été rien.

Non, nous n'étions pas pressés, nous voulions marcher petit à petit ; nous savions que Paris n'a pas été fait en un jour. Voyez plutôt le procès-verbal de la séance de la « réunion constitutive » du 30 juin 1900. Après quelques mots prononcés par M. O. Murray, MM. de Rochas et Van der Naillen disent que « c'est bien là la marche que l'on devra suivre ; on doit marcher sur un terrain solide. Il faut commencer à édifier l'œuvre par le bas et non par le haut. Nous ne sommes pas groupés pour faire de la métaphysique ou pour n'étudier que le développement de la pensée, mais nous devons chercher à éclaircir l'origine de certains faits, tels que, par exemple, médiumnité, lucidité, télékinésie, etc... », qu'affirment beaucoup d'expérimentateurs.

Telles étaient les idées que les *psychistes* exprimaient dès le premier jour, par la bouche de quelques-uns des leurs.

C'est fort bien. Mais voilà comment on a marché *en avant*.

Tout d'abord, nous voyons paraître l'idée d'un Institut *psychique* sous un Comité de patronage composé en très grande partie de *psychistes* : Aksakoff, Baraduc, W. F. Barrett, Boirac, Brettes, Crookes, Darlex, Durand (de Gros), Flammarion, de Gramont, Hasdeu, Hoffmann, Istrati, Joire, W. James, Tuckey, Lodge, Lombroso, Maxwell, Mouton-nier, Murray, Myers, Ochrowsicz, Henry d'Orléans, Petrov Solovovo, Ch. Richet, de Rochas, de Rozenkrantz, Sabatier, Visani-Scozzi, Schuré, Sidgwick, Sully, Sully-Prudhomme, Van der Naillen, Youriévitich, et bien d'autres que je pourrais nommer. On remarque que le nom de M. A. Binet brille par son absence.

Première erreur : on porte la question de l'Institut au Congrès de Psychologie : il en résulte que l'Institut Psychique devient « Institut Psychologique ».

M. Duclaux inaugure l'Institut par une intéressante conférence qu'il intitule : *Opinion d'un profane* ; il ne parle presque pas d'autre chose que des « phénomènes psychiques ». On voit par là quel était encore alors l'esprit qui animait la Société. Nous avons ensuite une conférence du professeur Frank Hales sur la « Société des recherches psychiques de Londres ».

Mais dans les conférences suivantes, le ton se modifie peu à peu. Les conférences annoncées du professeur Boirac, du docteur Joire, de ceux qui doivent traiter les phénomènes médiumniques, disparaissent même de l'affiche.

On n'entend plus parler nulle part de « psychisme ». Enfin, dernière erreur — erreur fatale, décisive, définitive — on crée dans le sein de l'Institut une « Société de Psychologie » — une institution fermée, composée de tout ce qu'il y a de plus *officiel*, de plus *anti-psychique* à Paris. Et l'on ne trouve pas mieux à faire que d'inaugurer les travaux de cette Société par une communication de M. Alfred Binet — ce qui est comme la pierre que l'on laisse tomber lourdement sur l'orifice d'une fosse après qu'un mort y a été enseveli, et après que le prêtre a déjà dit le : *Requiem æternam* !

Est-ce comme cela que l'on marche *en avant*, quoique petit à petit ? Dans ce cas, nous voulons bien que l'on se hâte, mais d'aller à *rebours* ; au moins on reviendra à ce qu'était l'Institut, lors de sa fondation.

* *

Mon Dieu, je sais bien que quelqu'un des membres du Comité exécutif est plein de bonne volonté, qu'il cherche

des médiums et qu'il tâchera de convaincre ses collègues de la nécessité de les examiner. Mais pourra-t-il en venir à bout, de la manière dont sont disposées les choses ?...

Car, enfin, je vous entends dire : — Pourquoi donc les membres de la Société ont-ils permis au Comité de donner cette direction à l'Institut ? Ils pouvaient bien l'en empêcher, s'ils le voulaient !

Eh bien, oui ! voilà le plus piquant de l'affaire.

Les membres de la Société ?... Est-ce qu'ils existent seulement ? Je l'ignore. — Il y a bientôt un an, je me suis rendu au Secrétariat de l'Institut et j'ai demandé qu'on voulût bien me communiquer la liste des membres de la Société dont je fais partie. On me la refusa fort poliment, mais enfin on me la refusa. Je fis remarquer que, même dans une Société secrète, les personnes qui en font partie se connaissent entre elles, et que c'est là une condition indispensable à l'existence régulière d'une Société. On me répondit : « D'ici deux ou trois mois nous publierons dans notre *Bulletin* la liste des membres ; vous pourrez alors en prendre connaissance, comme tous vos collègues. »

Très étonné, je me suis pourtant bien gardé d'insister ou de protester, à cause de la répugnance naturelle que j'éprouvais à soulever un conflit, alors qu'on pouvait supposer que j'agissais par intérêt personnel.

Mais à présent il s'agit bien de cela ! Voilà que dix mois se sont écoulés depuis ce jour, un an et demi depuis la fondation de la Société — et les membres de l'Institut continuent à ne pas se connaître réciproquement, et par conséquent à ne pas pouvoir agir d'intelligence les uns avec les autres. Je sais bien que cette liste devra bien paraître, un jour ou l'autre, que ma plainte pourra même en hâter la publication ; mais il ne reste pas moins vrai qu'il s'agit là d'un cas vraiment nouveau dans les annales des Sociétés des Deux Mondes. Inutile de dire que la liste des membres de la « Société de Psychologie » a été religieusement publiée.

Enfin dans le premier numéro du *Bulletin*, lorsque l'Institut était encore *psychique*, on avait annoncé (page 24) : « Dès le mois de septembre, un jour de la semaine sera fixé où la Société recevra. » En avez-vous eu des nouvelles ? Il s'agissait peut-être de septembre 1902.

Du reste, suis-je bien certain d'avoir l'honneur d'être membre de la Société ? Franchement, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'ai rempli mon bulletin d'adhésion, en demandant d'être membre *titulaire* ; après quoi j'ai payé mon petit loais, comme de juste. En échange, j'ai reçu une carte de membre *adhérent*. Adhérent ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Je constate qu'en effet, pour être membre *titulaire*, il faut que la Société vous nomme par l'élection⁽¹⁾. Mais voyons — puisque la Société ne s'est jamais réunie depuis plus d'un an !... — Je cherche dans le Programme de l'Institut. Aucune trace des « membres *adhérents* ». Peut-être trouverai-je cela dans les Statuts... Mais pas de trace des Statuts dans les *Bulletins*, qui enregistrent scrupuleusement ceux de la « Société de Psychologie ». Je me rends au siège de l'Institut, je demande à voir les Statuts. On me répond qu'il n'y a pas de statuts pour le moment. C'est *pouffant*, comme on dit aux *Nouveautés*, mais c'est bien cela. L'Institut existe depuis un an et demi, il a été inauguré, a tenu des conférences, il publie un *Bulletin*, il a formé une « Société de Psychologie » (bien légalement constituée, celle-là !) et il n'y a pas de Statuts.

Je demande des renseignements sur ma qualité de membre *adhérent* ; on me répond que le Comité exécutif « a décidé de donner ce titre à des membres qui n'appartiennent pas à la Société dès sa fondation ». Le Comité se croit autorisé à modifier la qualité des membres ! C'est stupéfiant.

J'ai dit que l'Institut Psychologique International, cette œuvre grandiose imaginée par MM. Serge Youriévitche et Oswald Murray, a tout d'abord soulevé les plus grands espoirs parmi les amis de la lumière et de la vérité expérimentalement acquises. On ne pouvait l'installer nulle part mieux qu'en France, dans cette France qui, malgré la crise qu'elle traverse, dispose toujours de la voix qui se fait entendre le plus loin et le plus profondément dans le cœur de l'humanité.

Aucun savant français ne pouvait être mieux choisi que M. Pierre Janet pour le diriger. Certes, l'œuvre de M. Charles Richet, sur ce terrain, a été plus constante, plus étendue, plus patiente et — qu'il me soit permis de le dire — peut-être aussi plus courageuse. Il a été admirable devant les négations *a priori* des uns et les impatiences crédules des autres ; on peut dire, sans exagération, qu'il a vraiment sauvé l'honneur de la science française, vis-à-vis des phénomènes dont nous nous occupons. Mais enfin, au moins officiellement, M. Ch. Richet est plutôt un physiologue qu'un psychologue. M. Pierre Janet, par ses études sur la personnalité secondaire, par ses expériences d'hypnotisation à distance, au Havre, qu'il nous excusera de lui rappeler, et par la confiance qu'inspirent l'exactitude et la lucidité de ses écrits, méritait vraiment de se trouver à la tête de cette œuvre, qui peut devenir gigantesque, pourvu que le courage ne vienne pas à manquer aux promoteurs.

De mon côté, j'ai cru indispensable, à ce moment, de mettre fin à une situation équivoque et qui menaçait de devenir ridicule, en jetant un cri d'alarme. Mais je serais heureux de rectifier les inexactitudes dans lesquelles je puis être tombé, bien involontairement, on peut le croire. Je serais d'autant plus heureux si mes craintes n'étaient pas entièrement fondées, que mes critiques ne s'inspirent que de l'intérêt véritable que je porte à l'Institut.

En attendant, comme il n'est pas probable que la Société continue à marcher indéfiniment sans Statuts, je suppose que le Comité exécutif ne tardera pas à convoquer une assemblée générale pour régulariser enfin la position de l'Institut. Je recommande bien aux membres de la Société de ne pas manquer cette réunion et de ne pas laisser les initiateurs de l'œuvre être débordés complètement par les « savants officiels » et par les erreurs de tactique qu'ils ont commises.

C'est même une question de justice et d'honnêteté d'empêcher que les fonds et les énergies qu'on a recueillis surtout dans le but, ouvertement proclamé, d'étudier les « phénomènes psychiques » soient destinés (par un tour d'escamotage que le Comité exécutif devrait subir sans l'approuver), à ces mêmes messieurs dont on visait de confondre l'incrédulité !

VESME.

Le Gérant : GASTON MERY.

(1) *Bulletin de l'Institut*, n° 1, page 12.



Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10